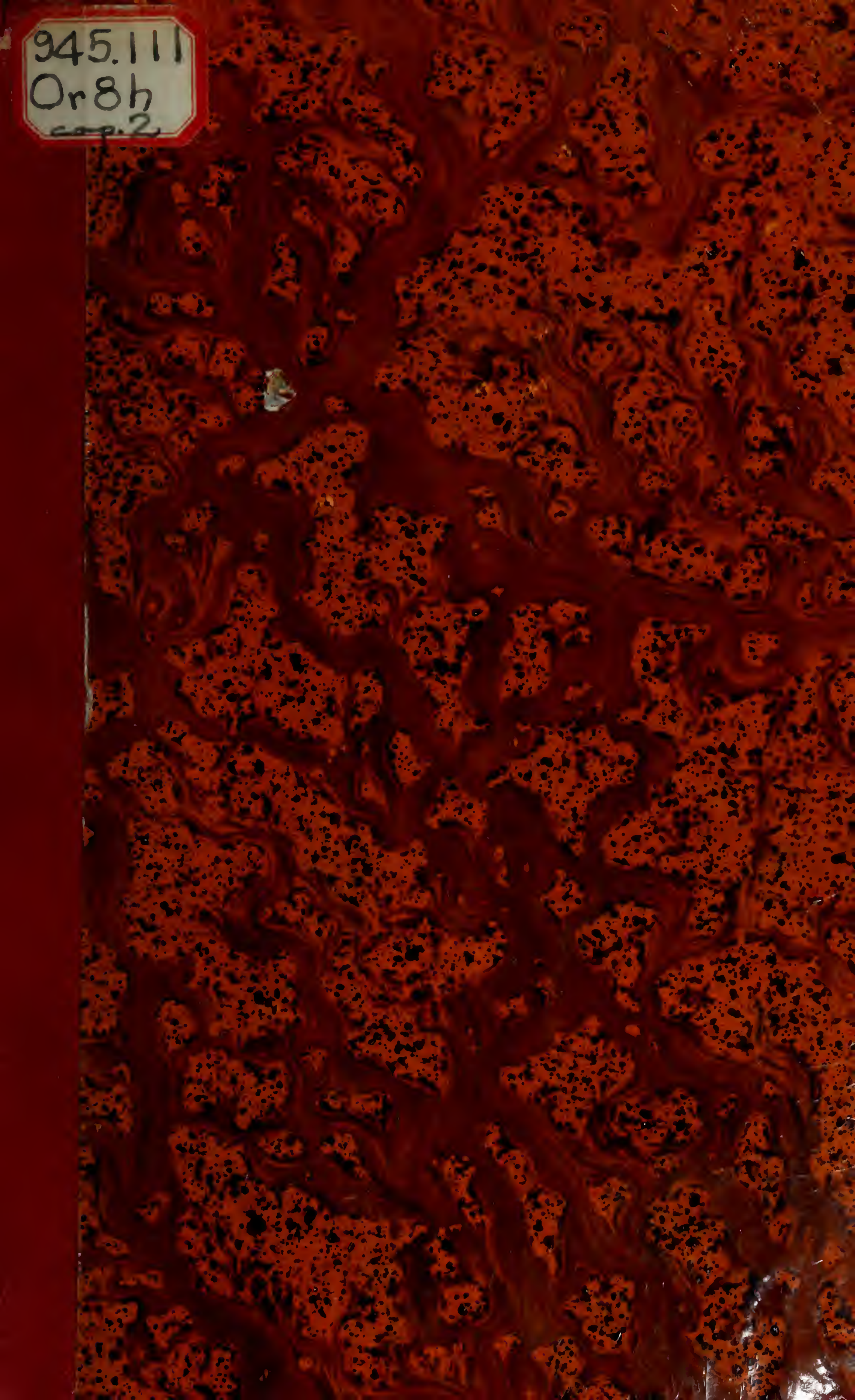
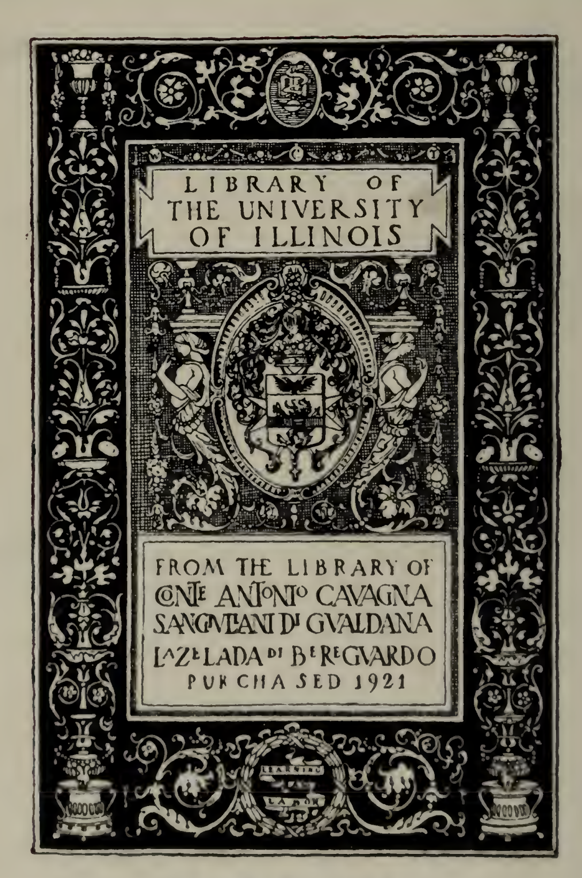

945.111
Or8h
cop.2


LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

HISTORIQUE

DU

Pays d'Aoste.

AOSTE, IMPRIMERIE DE D. LYBOZ.

HISTORIQUE

DU

PAYS D'AOSTE,

SUIVI

DE LA TOPOGRAPHIE DE CE PAYS ET D'UNE NOTICE SUR LES ANCIENS MONUMENTS QU'IL RENFERME ;

PAR J. M. F. ORSIÈRES,

CHANOINE DE LA CATHÉDRALE D'AOSTE, MEMBRE DE LA JUNTE PROVINCIALE DE STATISTIQUE, ET BACHELIER EN DROIT.

AOSTE,

CHEZ DAMIEN LYBOZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1839.



INTRODUCTION.

Si, comme le dit le grand Bossuet, *il est honteux à tout honnête homme d'ignorer le genre humain et les changements mémorables que la suite des temps a faits dans le monde* (1), il doit l'être bien plus d'ignorer l'histoire de son pays, et de ne connaître de ses ancêtres que son père et son aïeul. Une ignorance de cette nature signalerait hautement notre indifférence pour les améliorations dont seraient susceptibles notre ordre moral et notre ordre physique, et serait en opposition manifeste avec la civilisation

(1) Discours sur l'Histoire Universelle.

et la morale. Et pourquoi cette attention de tous les peuples à recueillir les principaux évènements dont ils ont été le théâtre? si ce n'est pour transmettre à la postérité d'utiles leçons, propres à encourager la vertu et à faire rougir le vice. Et pourquoi ce désir prédominant dans l'homme d'illustrer le pays qui l'a vu naître, et d'en soutenir les anciens et glorieux priviléges? si après sa mort tout devait rester enseveli dans les ténèbres, sans espoir de recevoir un jour l'hommage de l'approbation de la postérité. Ils sont en si petit nombre les hommes qui, se dégageant de tout retour sur eux-mêmes, ne convoitent pour récompense de leurs actions que le témoignage de leur conscience. L'appas de la gloire est souvent pour l'homme un véhicule plus puissant pour provoquer sa coopération au bonheur de ses semblables, que le sentiment d'humanité.

D'ailleurs l'illustration de nos ancêtres n'est-elle pas un titre à la gloire des générations qui les suivent, titre dont on invoquerait bien injustement le droit, si on ignorait les fondements sur lesquels il repose? Il importe donc hautement, je dis plus, c'est presque pour l'homme un devoir sacré fondé sur la reconnaissance qu'il doit

à ses ancêtres dont il tient tant de bienfaits, de connaître l'histoire de leur prospérité et de leurs malheurs. Cette lecture fera sur lui la plus salutaire impression. Un puissant enthousiasme s'emparera de tout lui-même, et provoquera dans son cœur la plus noble comme la plus louable des ambitions, je veux dire celle de marcher sur les traces de ceux qui ont contribué à la gloire de sa nation, soutenu, à leur exemple, par l'espoir de léguer aussi par ses actions des pages immortelles à l'admiration de la postérité.

Quand l'histoire n'aurait d'autre effet que de stimuler ainsi les sentiments de la gloire, elle serait déjà d'un grand avantage aux peuples. Mais elle acquiert un tout autre prix aux yeux du chrétien et du vrai citoyen. Elle déroule aux yeux du premier les desseins de Dieu sur les nations et les empires, et lui apprend comment sa main puissante dirige tout à l'exécution de ses volontés : et elle propose, à l'imitation du second, mille actes de courage, de dévoûment, de généreux sacrifices enfantés par l'amour de la patrie. De-là quel sujet fécond de sacrifices pour un cœur bien né ! Quel véhicule pour la vertu ! Que de reproches tacites pour le vice et

l'égoïsme ! Dans l'histoire tout est instruction ; l'exemple du vice comme celui de la vertu. L'un nous enseigne ce que nous devons éviter, et l'autre, ce que nous devons faire.

Malgré les avantages sans nombre qui sont l'apanage de l'histoire en général, et surtout de l'histoire particulière d'un peuple, aucun ne s'était encore jusqu'à ce jour occupé de la rédaction de celle du Pays d'Aoste, du moins de manière à la rendre accessible à la connaissance du public. Des documents épars, des éléments tronqués et décousus, des compilations indigestes et sans titre de confiance pour un lecteur éclairé gisaient, il est vrai, dans quelque bibliothèque poudreuse, mais loin des yeux du vulgaire à qui on s'appliquait même à les laisser ignorer. Et bien téméraire aurait paru la main qui aurait osé les mettre au grand jour. Ils paraissaient destinés à un éternel secret, comme s'il se fût agi de quelques mystères qu'on était intéressé de couvrir d'un voile impénétrable.

Mais aujourd'hui que tous les arts et toutes les sciences sont honorés de la protection du Trône (*v. aux notes* I.), aujourd'hui que les ténèbres et de vieux préjugés cèdent leur place

à la lumière et à la vérité, aujourd'hui enfin que l'esprit humain affranchi des entraves de l'erreur peut donner plein essor à ses sublimes facultés, et étonne par ses progrès en tout genre, il est permis de faire justice à un silence aussi coupable. Et mille hommages seraient rendus à la main créatrice d'une Histoire suivie et judicieusement détaillée sur les différentes phases par où a passé le pays des intrépides Salasses.

Cette histoire n'intéresserait pas seulement le Valdôtain lui-même, mais encore tous ceux pour qui les antiquités et les productions de la nature ont quelques attraits. L'archéologue s'intéresserait à la description des monuments antiques qui ont échappé à la faux du temps et du vandalisme, et dont cette contrée récèle de nombreux et précieux débris. Le naturaliste contemplerait avec ravissement les beautés et les richesses de nos majestueuses montagnes, leur ramification et la nature des roches qui les composent. L'historiophile verrait, avec autant de plaisir que d'admiration, une nation resserrée dans d'aussi étroites limites que celle des Salasses, lutter par des prodiges de valeur contre les peuples voisins, et surtout contre ce peuple guerrier, ce fier colosse

de la puissance romaine qui fit de l'univers sa conquête.

Quant à moi, s'il m'était donné de m'élever à la hauteur d'un sujet aussi varié, voici le plan que je me tracerais. Je réduirais cette Histoire à quatre époques principales. Dans la première époque, je considérerais les Salasses, aujourd'hui les Valdôtains, dans leur état de liberté et d'indépendance des nations voisines, occupés de la culture de leurs terres, et de l'exploitation de leurs minières.

Dans la seconde époque, je les considérerais sujets ou tributaires du Peuple Romain.

Dans la troisième époque, je les considérerais subissant le sort du plus faible contre le plus fort, tantôt soumis aux Rois d'Italie de la race des Ostrogoths, tantôt aux Rois de Bourgogne, tantôt aux Rois Lombards, tantôt aux Empereurs d'Occident soit d'Allemagne.

Et enfin, je me hâterais d'arriver à la quatrième époque pour les considérer sujets de la Royale Maison de Savoie, jusqu'à l'avènement de Charles-Albert au trône de ses pères.

Je finirais par la Topographie du Pays et par la description des anciens monuments qu'il renferme.

En attendant qu'une main plus habile rédige en détail l'Histoire de ce Pays d'après ce plan, je me permets d'offrir au lecteur une Notice Historique sur ces quatre époques. Je m'appliquerai à ne citer que les faits dont je pourrai garantir l'authenticité par les témoignages des historiens dignes de confiance. La tradition n'aura ici qu'une part fort secondaire. Cet Historique sera suivi de la Topographie de cette Vallée, et d'une notice sur ses anciens monuments.

Je ne finirai pas cette introduction sans prévenir mes lecteurs que j'accueillerai toujours avec reconnaissance les observations qu'ils auront la bonté de me faire sur cet Historique. Je m'empresserai, je le proteste, de mettre à profit leur critique sage et éclairée.

HISTORIQUE

DU

PAYS D'AOSTE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Avant de commencer l'histoire des Salasses, je crois devoir signaler leur position géographique.

Le Pays des Salasses, aujourd'hui le Val d'Aoste, était borné au levant par les Léponziens et les Libyciens, aujourd'hui les Biellais et les Verceillais; au couchant par le pays des Centrons,

aujourd'hui la Tarentaise; au nord par les Véragres soit Vallaisans; et au midi par les Garocelles (II), habitants de la partie occidentale de la province d'Ivrée (1).

Ils s'étendaient du couchant au levant depuis la colonne Joux (III), aujourd'hui le Petit-St-Bernard, jusqu'au lac Viverone à trois lieues environ au levant d'Ivrée.

Après la conquête des Salasses par les Romains, ceux-ci bornèrent au levant la contrée des Salasses à Montestretto, un peu au-dessous du torrent d'Hellex, soit du Pont-St-Martin (2). C'était à-peu-près l'ancienne démarcation du Diocèse d'Aoste. Aujourd'hui le Pays d'Aoste, ainsi que le Diocèse de ce nom, ne s'étend que depuis le Petit-St-Bernard jusqu'au Pont-St-Martin, soit Pont d'Hellex (*Pons Helliæ*) (IV). Sa longueur est de 68 milles romains et 175. Le mille romain faisant un peu moins d'une demi-lieue de nos jours, la distance de cette Vallée du levant au couchant serait de 28 lieues environ. Sa superficie totale est de 350 milles carrés de Piémont.

D'épais nuages enveloppent l'origine des Salasses comme celle de tous les peuples fort anciens. S'il fallait en croire l'opinion de ceux qui nous ont transmis quelques manuscrits sur

(1) Durandi : Il Piemonte Cispadano.

(2) Durandi.

l'histoire de ce Pays, cette Vallée aurait été peuplée par une colonie de Salasses, qui aurait eu pour chef Cordélus, fils de Statiel qu'on fait descendre de la race de Saturne, et qu'on suppose avoir été un des généraux de l'armée du grand Hercule, lorsque celui-ci passa en Italie.

Ce Cordélus aurait jeté dans cette Vallée les fondements d'une ville, dite *Cordèle*, du nom de son fondateur, vingt-six ans après la prise de Troie, l'an 382 avant la première Olympiade, 405 avant la fondation de Rome, 1158 avant l'ère chrétienne.

Ceux qui font mention de ce Cordélus, auraient dû, pour la satisfaction du lecteur, indiquer les sources où ils ont déterré l'histoire de cet aventurier qu'ils font sortir du sang des dieux. Par défaut de preuves sur son existence, il est permis de réléguer son histoire au rang des fables. Les auteurs grecs et latins qui nous ont transmis divers faits relatifs aux Salasses, gardent un silence absolu sur Cordélus et la ville de Cordèle. Le goût du merveilleux a souvent fait intervenir des divinités dans la fondation des villes et dans l'origine des anciennes colonies. Et Tite-Live lui-même, qui fait cette réflexion quand il parle de la fondation de Rome, semble réclamer l'indulgence du lecteur à ce sujet, lorsqu'il dit dans sa préface de l'Histoire Romaine : *Dabitur hæc venia antiquitati, ut miscendo humana divinis,*

primordia urbium augustiora faciat; c'est-à-dire on pardonne à l'antiquité cette intervention des dieux dans les choses humaines, qui donne à la naissance des cités un caractère plus solennel.

En proscrivant l'histoire de Cordélus, je ne prétends point repousser l'opinion de ceux qui croient qu'Hercule a passé les Alpes pour se rendre en Italie. Tite-Live, il est vrai, combat cette opinion; mais son sentiment est contredit par plusieurs anciens historiens de poids, tels que Cornélius-Népos (V), Justin (VI), Pétronne (VII), Pline (VIII), Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnasse, qui tous assurent qu'Hercule a franchi les Alpes Graies soit Grecques, ainsi appelées, comme le disent expressément Cornélius-Népos et Pline, du passage de ce même Hercule, grec d'origine (IX).

S'il était question du fameux Hercule qui figure si souvent dans la Mythologie, je partagerais l'opinion de Tite-Live. Nul doute qu'un tel personnage n'a jamais existé. Mais si par Hercule nous entendons un homme courageux, intrépide, distingué par ses exploits militaires, ainsi que l'entendaient les Grecs, pourquoi révoquer en doute l'histoire d'un tel Hercule qui aurait franchi les Alpes Graies? Le mot *Hercule* dérive du grec *Hérooncléos*, qui veut dire la gloire des héros. Dans les temps fort anciens on donnait le nom d'Hercule à tous ceux qui acquéraient quelque

célébrité. Quelques uns croient que ce mot vient du Phénicien *Karokel*, marchand. L'Hercule dont je parle, vivait du temps de la guerre de Troie, 1200 ans environ avant J. C. Des dénominations attachées à certaines localités attestent son passage en Italie, telles que les Alpes Graies, les Salines d'Hercule chez les Centrons en Tarentaise, le temple érigé à son honneur là où se trouve maintenant l'Hospice du Petit-St-Bernard.

Quant à la ville de Cordèle, qui aurait préexisté à la ville d'Aoste, je doute qu'elle ait jamais existé, quoique les auteurs de la Gaule chrétienne (tom. XII), et J. Bapt. Audiffret, dans le second tome de sa géographie, soient d'un sentiment contraire. Je ne puis invoquer en sa faveur le témoignage d'aucun auteur ancien. Il ne me souvient pas même d'avoir lu le mot *Cordèle* dans les historiens latins et les traductions latines des auteurs grecs, tels que Polybe, Strabon, Dion - Cassius, quand ils parlent des Salasses.

Les auteurs de certains manuscrits sur l'histoire de ce Pays ont prétendu appuyer l'existence de la ville de Cordèle sur un passage de Julius-Obséquens, mais cet auteur que j'ai lu attentivement à la bibliothèque de l'Université de Turin, ne dit pas un mot de Cordèle. Il dit uniquement que, toutes les fois que les Romains voulaient livrer la guerre aux Gaulois, ils devaient, d'après

les livres Sibyllins, auparavant sacrifier aux dieux sur les confins du Pays des Salasses. Voici ce passage mot à mot :

Cùm à Salassis illata clades esset Romanis, Decemviri pronunciaverunt se invenisse in Sibyllinis, quoties bellum Gallis illaturi essent, sacrificari in eorum finibus oportere. (*Prodigiorum libellus cap.* 80). Les mots *apud Cordelam Salassorum urbem*, qu'on lit dans certains manuscrits sur l'histoire de ce Pays, ont été interpolés par les auteurs de ces manuscrits, et ne se lisent point sur l'original. On voit par-là le cas qu'on doit faire de ces manuscrits.

Toutefois malgré le silence de tous les auteurs anciens, il conste par la tradition qu'il a dû préexister dans cette Vallée à la Cité d'Aoste une ville dite *Cordèle.* Mais cette tradition n'est pas uniforme sur l'endroit que devait occuper cette ville. Les uns la placent aux environs de la ville d'Aoste près de St-Martin de Corléan (X); les autres, près des Aymavilles sur une petite élévation à quelques pas de la Doire où l'on découvre quelques vestiges d'anciennes murailles ; d'autres enfin la placent à Pré-St-Didier, dans une localité dite *l'amas de Cordèle.*

Que cette ville ait eu pour fondateur un nommé Cordélus qui lui aurait donné son nom, il n'y a là rien d'invraisemblable, mais cette opinion est purement gratuite.

Il est difficile de rien déterminer de précis sur l'origine des Salasses, qui se perd dans la nuit des temps. Ce qu'on peut avancer comme incontestable, c'est que les Salasses étaient un peuple primitif, et qu'avant eux leur pays ne voyait dans son sein que les animaux dont les habitudes sympathisent avec son climat. Aucune main avide n'avait encore éclairci les épaisses forêts qu'il renferme, réglé le cours des torrents qui le fertilisent, embelli les campagnes qui l'enrichissent, et arraché de son sein les trésors que la nature y a cachés. L'œil attristé planait sur sa surface inculte et déserte qui semblait réclamer des bras pour seconder la nature et provoquer sa fertilité. Il se trouvait dans ces temps reculés sous le domaine absolu des animaux qu'il nourrit, et qui l'habitaient alors en grand nombre, n'ayant point à redouter la main destructrice de l'homme, et trouvant en abondance les aliments propres à chacun d'eux. Les ombres de ses forêts, le calme de ses montagnes par fois interrompu par le cri des bêtes sauvages et le bruit des vagues de la Doire, cette antique tributaire de l' Éridan, fille elle-même des Alpes altières qui l'alimentent, la monotonie de ses collines, de ses coteaux qui reflètent silencieusement les rayons du soleil, toute cette attitude en un mot d'une nature sombre et recueillie, produisait dans l'ame du voyageur solitaire qui s'y égarait, une certaine sensation de

mélancolie difficile à décrire. Que s'il dirigeait ses pas jusqu'à la partie nord-ouest du Pays, aujourd'hui Courmayeur, que de réflexions ne devait pas lui inspirer la vue de ce colosse granitique, de ce vieux débris du monde primitif, de cet imposant Mont-Blanc qui se perd dans les nues? Debout, immobile depuis tant de siècles, il paraît par sa majestueuse hauteur commander le respect aux montagnes voisines qui sont là inclinées à ses côtés comme pour constituer sa garde d'honneur, et écouter ses volontés.

Mais enfin, l'homme, ce roi de la nature, soumit à son empire ce sol inhabité. Il vint se fixer d'abord sur la hauteur des montagnes qui longent cette délicieuse Vallée. Car c'était l'usage ordinaire des premiers peuples de préférer aux plaines les montagnes pour leur demeure. Ils se trouvaient par-là fortifiés par la nature du sol contre les attaques des peuples voisins, et à mesure que leurs forces croissaient avec leur population, ils se répandaient dans les terres voisines.

Les Salasses, (XI), peuple aborigène de ce Pays, sont originaires des Taurisciens ou Tauriniens, (XII), qui fesaient partie des Liguriens (XIII). Sous ce dernier nom on comprenait tous les peuples situés entre l'Apennin et les Alpes depuis le nord, c'est-à-dire depuis

les Alpes Pennines, Léponziennes, Rhétiques et Noriques jusqu'à la mer Méditerrannée (1).

Les Salasses prirent ce nom de celui de leur tribu, dès qu'ils furent établis sur les Alpes. J'ai dit qu'ils étaient originaires des Taurisciens qui fesaient eux-mêmes partie des Liguriens. Or ceux-ci, d'après leur primitive position topographique, dérivent sûrement des Ombres, puisque entre les Alpes, le Pô et la Méditerrannée, l'histoire ne fait mention d'aucun autre peuple antérieur aux Ombres. Déterminer donc l'origine des Ombres, ce serait déterminer la souche première des Liguriens, et par conséquent des Salasses.

Entrons un instant dans la nuit des temps, sondons dans les tènèbres de l'antiquité, et voyons si nous pouvons en faire jaillir quelques rayons de lumière sur ce sujet.

Pline dit (lib. 3. c. 14) que les Ombres étaient regardés comme les plus anciens de l'Italie (2) : et Hérodote le plus ancien des historiens profanes (lib. 5), place le pays des Ombres dans l'Illyrie qui comprenait anciennement la Mésie supérieure, aujourd'hui la Silistrie et la Bulgarie. Ce peuple aurait passé en Italie par les Alpes Carniques et Juliennes qui

(1) Durandi: Il Saggio sulla istoria degli antichi popoli.

(2) Quelques uns, selon Denis d'Halicarnasse, croient que les premiers habitants de l'Italie descendent d'OEnotrix.

ouvrent un passage court et facile dans cette péninsule, et non par la mer Adriatique, attendu l'ignorance totale de la navigation en ce temps-là.

Les Ombres appartenaient à la grande famille des Celtes (XIV), peuples originaires de la Scythie (XV), qui les premiers allèrent s'établir au nord de l'Europe, d'où ils se répandirent dans le midi. Gomer fils de Japhet et petit-fils de Noé passe pour être leur patriarche. Ce qui coïncide assez bien avec l'opinion reçue que l'Europe a été peuplée par les descendants de Japhet.

C'est donc sans fondement que Tite-Live (l. 5 n. 33) attribue aux Étrusques (XVI) soit Toscans, peuple originaire de la Grèce, les premiers établissements en Italie, en ajoutant que toutes les nations Alpines, à l'exception des Vénitiens, sont des colonies Étrusques. Les Étrusques sont de beaucoup postérieurs aux Ombres, ainsi que toutes les autres migrations des Grecs en Italie, qui toutes ne datent qu'après la guerre de Troie. Durandi fixe l'époque de l'établissement des Étrusques en Italie à tout au plus mille ans avant l'ère chrétienne. Or il conste, d'après Denis d'Halicarnasse, que l'Italie était déjà peuplée longtemps avant la guerre de Troie.

On peut cependant justifier en quelque sorte l'opinion de Tite-Live en disant que les Étrusques détruisirent par la force des armes les Ombres

qu'ils trouvèrent répandus sur toute l'Italie à leur arrivée, et que pour repeupler cette péninsule, ils envoyèrent des colonies de leur nation dans les différents cantons. Ce qui s'accorderait avec l'histoire de la puissance qu'acquirent les Étrusques (XVII) en Italie, puisqu'on sait qu'avant l'établissement de la puissance romaine, leur domination s'étendait depuis la mer (XVIII) Adriatique jusqu'à la mer de Toscane. (1).

Il résulte donc de tout ce qui vient d'être dit, que les Salasses (XIX) sont une famille de la nation des Ombres qui ont peuplé l'Italie, et qui dérive elle-même des anciens Celtes sortis de la Scythie. La langue des Salasses (XX) était la Celtique qui fut la langue primitive et universelle de l'Europe. C'est de cette langue que se sont formées la langue grecque, la latine et la teutonique.

On ne sait presque rien sur les mœurs et les habitudes des Salasses, sur le mode de leur gouvernement, ni sur les évènements qui se sont opérés parmi eux avant leur conquête par les Romains. On peut cependant se faire une idée de leurs mœurs par ce que nous dit Polybe (l. 3) (XXI) en parlant des mœurs de leurs voisins, tels que ceux qui habitaient les environs du Pô. On peut conjecturer, même avec fondement,

(1) Tite-Live, l. 5 n. 33.

qu'il y avait beaucoup d'analogie dans le genre de vie de ces peuples, attendu leur communication réciproque; d'autant plus que les Salasses, sortis de ces mêmes peuples, pour former une tribu à part, ont dû en hériter les usages et les mœurs. Ce qui d'abord est incontestable, c'est que les Salasses environnés de montagnes et en dehors de tout ce qui peut donner essor aux arts et au bon goût, ne devaient pas être plus avancés en civilisation que leurs voisins, s'ils n'étaient pas même plus en retard.

Polybe nous dit que dans ces premiers temps les maisons n'avaient rien qui les fortifiât contre les attaques d'un ennemi. On était absolument étranger à tout ce qui peut être l'indice du luxe et de l'élégance. On ne connaissait rien de tout ce que la volupté et la mollesse ont créé pour prolonger le sommeil et flatter les sens. On couchait par terre où l'on étendait un peu de paille ou quelques feuilles. La viande était la nourriture ordinaire: aucun assaisonnement n'en trahissait le goût naturel. La guerre et l'agriculture constituaient les seuls exercices de ces peuples. Leur genre de vie était simple comme la nature. Ils n'avaient idée ni des sciences ni des beaux-arts. Toutes leurs richesses consistaient dans l'or et le nombre des troupeaux. Ces richesses avaient un plus grand prix à leurs yeux, parce que, au cas de besoin, ils pouvaient facilement les

transporter d'un lieu à un autre. Ils s'appliquaient avec le plus grand soin à se faire des amis; et celui-là était réputé le plus puissant d'entr'eux, qui en comptait un plus grand nombre. Les Salasses surtout s'occupaient beaucoup de l'exploitation des mines d'or, de fer et de cuivre (Strabon l. 4).

Du temps de l'invasion de Bellovèse en Italie (600 ans environ avant J. C.), il n'y avait encore, dit Durandi, auteur très-versé dans l'histoire ancienne, ni villes, ni bourgs, dans toute l'Italie septentrionale. Les habitants restaient épars dans les campagnes, dans des huttes isolées. Ce qui nous fait comprendre combien sont peu fondés ceux qui prétendent que certaines villes de l'Italie septentrionale, telles que Vénise, Milan, Padoue, doivent leur naissance à des dieux, à des héros, à des personnages célèbres. Qu'étaient-ce que les villes de ces temps reculés? Des ramas de cabanes couvertes de feuilles, dont les murailles étaient cimentées avec de terre grasse, ainsi que le rapporte Vitruve en parlant des maisons des Gaulois et des Espagnols (l. 2 c. 1).

Strabon nous apprend (l. 4) que dans ces temps anciens les maisons étaient faites d'ais, de poutres et d'autres pièces de bois. Et peut-être que les maisons de nos hameaux, dans les montagnes surtout, que l'on voit construites en poutres placées horizontalement, qui s'enchas-

sant les unes sur les autres à angles droits au moyen d'une coche faite à quelques pouces de leurs extrémités, tiennent lieu de murailles, sont-elles encore une imitation de celles bâties du temps des anciens Salasses. La conjecture ne serait pas forcée. Le peu de goût et de civilisation qui a pénétré dans nos hameaux, a dû laisser chez eux intacts les usages des temps anciens, et le mode de la construction de leurs manoirs n'ayant rien de commun avec l'architecture moderne, laisse à présumer qu'elles sont à l'instar de celles des temps primitifs.

Quant aux divinités particulièrement en vénération chez les Salasses, on n'en a que des idées confuses. Il paraît qu'ils rendaient un culte de préférence au dieu Penn, qui signifie la hauteur de la montagne. Aussi était-il spécialement invoqué sur les montagnes. Le symbole de leur culte était un amas de pierres, ou une grosse pierre rouge surmontée de la statue de Penn. Ce Penn ne serait-il pas le même que Pan, Dieu des campagnes ? D'après l'auteur de la vie de s. Jacques, premier Évêque de la Tarentaise, les habitants des Alpes rendaient encore un culte à un ancien serpent. .. *Ad Alpium incolas, idolatricis antiqui serpentis superstitionibus obseptos.*

Passons à quelques détails plus précis sur les Salasses.

Ceux qui disent avec les auteurs d'une histoire

manuscrite de ce Pays, que la contrée des Salasses eut beaucoup à souffrir du passage de l'armée formidable qu'Ambigatus, Roi des Celtes ou des Gaulois, envoya en Italie, sous la conduite de Bellovèse, son neveu, prouvent qu'ils n'ont jamais lu Tite-Live qui dit formellement que cette armée franchit les Alpes (XXII) jusqu'alors impraticables par le défilé de Turin, soit par les Alpes Cottiennes. *Ipsi Taurino saltu invias Alpes transcenderunt* (l. 5 n. 35). Cette migration eut lieu en 589 avant J. C., sous le règne de Tarquin l'ancien.

Mais ce qui est vrai et qui a été jusqu'ici passé sous silence ou peut-être confondu avec la migration dont il est parlé ci-devant, c'est que quelque temps après l'invasion de Bellovèse, des Boïens et des Langrais, peuples Gaulois (XXIII), franchirent les Alpes Pennines, traversèrent la Vallée des Salasses, et trouvant toute la contrée entre le Pô et les Alpes déjà occupée, ils passèrent le Pô sur des radeaux et allèrent envahir le pays des Étrusques et celui des Ombriens. *Pennino deindè Boïi Lingonesque transgressi.* (Tite-Live l. 5 n. 35).

Les auteurs de l'histoire manuscrite de ce Pays placent ici l'histoire de Congolitan et d'Aneraeste, Rois Gaulois qui, environ 233 ans avant l'ère chrétienne, auraient passé les Alpes Graies et Pennines avec une armée considérable ; mais je

ne vois pas que Polybe qui parle de cette expédition, fasse passer ces Princes dans la Vallée des Salasses.

Les mêmes auteurs racontent que, quatre années après la défaite de ces deux Rois par les Romains, la guerre se renouvela entre les Insubres (peuples de la Lombardie) et leurs voisins, et que la contrée des Salasses eut à éprouver la triste réaction de cette guerre. Je ne vois pas non plus d'après quel témoignage ils font intervenir les Salasses dans cette guerre, et je crois avec Durandi qu'ils y furent tout-à-fait étrangers.

Venons maintenant à un évènement fameux dans l'antiquité, je veux parler de l'expédition d'Annibal en Italie. Ce célèbre Capitaine a-t-il passé chez les Salasses dans sa descente des Alpes, ou n'y a-t-il pas passé? Voilà un point de controverse qui a déjà exercé la plume de beaucoup d'écrivains.

A en croire les auteurs de l'histoire manuscrite de ce Pays, rien de plus incontestable que le passage du héros carthaginois dans la Vallée d'Aoste. Les monuments, disent-ils, qu'il a laissés dans ce Pays, tels que Pierre-Taillée (XXIV) dans la Commune d'Avise, qu'il aurait fait fendre au moyen du feu et du vinaigre (XXV), l'incision du roc que l'on trouve à l'entrée occidentale du bourg de Donnas, qui, quoique d'une hauteur considérable, est taillé à pic avec autant

de justesse que s'il eût été scié (XXVI), l'ouverture de Bard (XXVII); tous ces monuments, disent-ils, sont des témoins irrécusables du passage d'Annibal chez les Salasses. Mais n'en déplaise à leur ton d'assurance, Tite-Live et Polybe même, d'après Strabon, sont là pour contester une telle opinion. Tite-Live dit en termes clairs qu'Annibal n'a point passé chez les Salasses (l. 21 n. 38).

Strabon (l. 4), en parlant des quatre passages par les Alpes cités par Polybe, fait d'abord mention de celui qui conduit chez les Tauriniens par où, dit-il d'après Polybe, passa Annibal... *Aliam (transitionem) per Taurinos quà transmisit Annibal.*

Cependant comme l'endroit précis des Alpes par où Annibal a passé pour descendre en Italie, n'a pas été absolument désigné par les auteurs anciens, et comme il y a même des écrivains d'un grand poids qui prétendent qu'il a passé chez les Salasses, je vais invoquer pour l'honneur des Salasses qui auraient eu le privilége de contempler de leurs yeux étonnés ce fier vainqueur de Sagonte avec toute son armée de braves, qui devait porter la terreur et la mort dans les légions romaines, et faire trembler durant seize ans Rome et sa puissance, je vais, dis-je, invoquer le témoignage des auteurs qui favorisent l'opinion du passage d'Annibal en cette Vallée.

Célius, historien Romain qui, contemporain des Gracques, vivait environ 133 ans avant J.C., et par conséquent 50 ans après Annibal qui mourut en 183 avant J. C., rapporte qu'Annibal passa les Alpes par le Mont-Crémone. Or ce mont est dans le Pays des Salasses : on le voit à deux lieues environ du Petit-St-Bernard à gauche en descendant. Un village dit *Eleva* est bâti au pied de ce mont. Le témoignage de Célius a d'autant plus de poids pour fixer l'opinion dont il s'agit, que cet historien, comme je l'ai fait observer, ne vivait que 50 ans après Annibal. Il pouvait donc avoir des notions précises sur ce passage par ses contemporains mêmes qui avaient pu voir le héros carthaginois.

Tite-Live lui-même, qui ne partage pas ce sentiment, dit que de son temps l'opinion commune était qu'Annibal avait passé les Alpes Pennines: *Vulgò credere Pennino* (*Annibalem*) *transgressum*, (Tite-Live, l. 21 n. 38). Le souvenir d'Annibal devait être bien gravé dans l'esprit des Romains. Il les avait épouvantés si long-temps. Et les moindres circonstances de ce général devaient exciter leur curiosité. Il n'est donc pas probable que l'opinion commune ait été dans l'erreur sur une circonstance aussi notable que celle de l'endroit des Alpes qu'Annibal avait franchi pour se précipiter dans l'Italie.

A l'époque du passage d'Annibal en Italie,

les Insubres (aujourd'hui les Milanais) qui supportaient avec peine le joug des Romains, avaient député leur roi auprès de lui, (Tite-Live, l. 21 n. 39), pour aller le joindre au-delà des Alpes et faire alliance avec lui. Les Tauriniens sincèrement dévoués aux Romains, étaient alors en guerre avec ces mêmes Insubres. Il convenait donc bien plus à Annibal de choisir le passage des Alpes qui le conduisait plus tôt dans le pays des Insubres, dont il savait qu'il aurait été accueilli avec empressement, et dont il pouvait même espérer du secours pour battre les Tauriniens qu'il battit en effet, que de prendre une route qui l'aurait conduit droit à ceux-ci qu'il savait lui être hostiles et dont il prévoyait bien qu'il ne pourrait s'assurer la soumission que par la force des armes. Or en passant chez les Salasses, il se portait en beaucoup moins de temps chez les Insubres qui n'étaient séparés des Salasses que par les Libuëns (aujourd'hui les habitants des environs d'Ivrée).

Annibal se plaisait à répéter qu'il était l'émule des voyages d'Hercule : *Æmulus itinerum Herculis*, (Tite-Live, l. 21 n. 41). Il ne l'aurait pas été tout-à-fait, s'il n'avait pas franchi le passage qu'on suppose avoir été franchi par le héros grec.

Pour animer ses soldats à ne pas craindre le passage des Alpes qu'ils croyaient inaccessibles,

il leur rappelle entr'autres les Boïens dont j'ai parlé ci-devant, et qui avaient passé les Alpes avec leurs femmes et leurs enfants (Tite-Live, l. 21 n. 30). Or ces peuples avaient franchi les Alpes Pennines. Et pour concilier ces deux textes dont l'un est relatif aux Alpes Graies et l'autre aux Alpes Pennines, ne peut-on pas dire qu'Annibal divisa son armée en deux parties dont l'une aurait pris la route du Petit-St-Bernard, et l'autre, celle du Grand? C'était même pour Annibal un moyen de hâter son passage des Alpes, que de diviser son armée en deux corps, et de la faire passer par deux routes différentes qui devaient se réunir à Aoste au confluent de la Doire et du Buthier.

Cornélius-Népos en parlant de l'expédition d'Annibal en Italie, le fait passer par les Alpes Graies, (*De vitâ Annibalis*).

Pline dit aussi (l. 3 c. 17) que la tradition fesait passer Annibal par ces mêmes Alpes Graies et Pennines. .... *His* (*Alpibus*) *Pœnos transisse memorant.*

M. Heerkens, Hollandais, est de ce sentiment: et il s'est confirmé dans l'idée qu'une partie au moins de l'armée d'Annibal prit par les Alpes Graies, dès qu'il apprit qu'on y avait trouvé les ossements d'un éléphant. On sait qu'Annibal avait 37 de ces animaux en arrivant au Rhône, et il ne lui en restait plus qu'un lorsqu'il entra en Toscane; à moins qu'on ne préfère rapporter

la cause de ce phénomène au bouleversement opéré par le déluge ou à quelqu'autre accident qu'on ignore.

Luitprand, écrivain du dixième siècle, partage aussi l'opinion qui fait passer Annibal chez les Salasses, et il rapporte que de son temps on lisait encore ces mots: *Transitus Annibalis* (*passage d'Annibal*), gravés sur le roc coupé à pic qu'on voit à l'entrée occidentale du bourg de Donnas. Cette inscription est aujourd'hui tellement oblitérée qu'on ne peut plus en distinguer que quelques lettres. Quelques uns prétendent même y lire : *Transitus Varronis.*

Ajoutons à tout cela que dans le moyen âge, on appelait Bard : *la route d'Annibal. Per Annibalis viam quam Bardum dicunt*, dit Luitprand, (*de rebus imperatorum et legum* l. 1).

Le passage des Alpes coûta quinze jours à Annibal, et il mit cinq mois pour se rendre de Carthagène (XXVIII), ville d'Espagne , en Italie (Tite-Live, l. 21 n. 38). Il passa les Alpes le 3 des ides de novembre, soit le 11 novembre, 218 ans avant J. C., à l'âge de 29 à 30 ans. Il ne prévoyait pas que 2018 ans après, un jeune héros, né dans la Corse, âgé comme lui de 30 ans , revenant du sol africain qui donna naissance au héros carthaginois, franchirait les mêmes montagnes avec une puissante armée qui devait soumettre à son empire toute l'Italie pendant

trois lustres : ce qui fut précisément l'espace de temps qu'Annibal resta en Italie, sans cependant venir à bout de lui imposer ses lois.

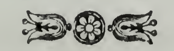
Après le passage mémorable d'Annibal, les Salasses restèrent paisibles possesseurs de leur Vallée l'espace de 75 ans, s'occupant du soin de leurs troupeaux, de la culture de leurs campagnes, et surtout, dit Strabon (l. 4) (1), de l'exploitation des minières d'or, d'argent, de cuivre et de fer dont leur contrée abondait : *Ad effossiones ærarias aurumque diluendum* (Strabon l. 4). Ils avaient, dit Monseigneur della Chiesa, (Corona Reale di Savoia del Ducato d'Aosta, cap. 3), élevé un grand nombre de forges. On en voyait à Cogne, à Combué, ainsi qu'à Pré-St-Didier, à Courmayeur, à Fénis, à St-Vincent, à Mont-Jovet, à Issogne et dans d'autres endroits de la Vallée. A l'en croire, ils tiraient même le sel de la Vallée dite *Clavalité* (XXIX).

Le commerce qu'ils fesaient de tous ces métaux avec les peuples voisins, était fort considérable : et leur puissance dont Strabon fait mention par réitérées fois, ne permet pas de douter de leur industrie et de leurs richesses : *Salassi. . . . olim potentiâ valerent . . .potentes erant* (l. 4).

Ils avaient construit dans plusieurs endroits différents aqueducs pour l'usage de leurs forges.

(1) Sua colentes arva.

La Doire surtout leur était pour cela d'un grand secours. Ils en détournaient l'eau en si grande quantité au moyen de divers canaux, que le lit en était souvent à sec: *Magnam quidem illis opem ad effossiones ærarias aurumque diluendum Duria fluvius afferebat. . . . . Multis in locis aquæductus partientes communem alveum exinanibant* (Strab. lib. 4). De là mille rixes, mille collisions entre les exploiteurs de mines et les propriétaires des campagnes. Ceux-ci se plaignaient souvent de n'avoir plus d'eau pour arroser leurs terres: *Rigationibus destitutos contristabant* (Strab. lib. 4). Ce qui était même cause qu'ils en venaient souvent aux mains entr'eux et se fesaient une guerre continuelle: *Eam ob causam assidua prœlia gens utraque conserebat* (Strab. l. 4).



SECONDE ÉPOQUE.

Nous avons vu jusqu'ici les Salasses libres et indépendants, occupés de leurs minières et de la culture de leurs terres; nous allons les voir aux prises avec la puissance romaine, signaler par des prodiges de valeur le prix qu'ils attachaient à la liberté qu'on voulait leur ravir.

Les Romains instruits de la beauté et des richesses naturelles de la Vallée des Salasses, une des plus longues des Alpes, *Salassorum regio magna est* (Strabon l. 4), qui leur offrait en outre un double passage dans les Gaules, en apprécièrent toute l'importance, et dès lors ils conçurent le projet de s'en emparer.

L'an 143 avant l'ère chrétienne, le Consul Appius Claudius, sous prétexte d'éteindre les brandons de discorde allumés entre les Salasses

et les peuples voisins au sujet de l'eau que ceux-là soustrahaient pour l'exploitation de leurs minières, vint les attaquer : *Appius Claudius... Salassos gentem Alpinam quibus nihil erat quod objici posset, agressus* (Dion-Cassius). Mais les Salasses lui prouvèrent, à sa grande honte, que, quoique de beaucoup inférieurs aux Romains en nombre et en tactique militaire, ils savaient néanmoins se défendre quand il y allait de leur vie et de leur liberté.

Dans le premier combat que leur livra le général romain, il fut repoussé et vaincu, et dix mille soldats romains mordirent la poussière : *Appio Claudio, Publio Metello Consulibus, cùm à Salassis illata clades esset Romanis* (Julius-Obsequens, *Prodigiorum libellus*, c. 80).

Il est étonnant que les auteurs de l'histoire manuscrite de ce Pays n'aient jamais mentionné un fait aussi honorable pour les Salasses.

Les Romains cependant ne tardèrent pas à réparer la honte d'un tel échec, et dans un second combat qu'ils livrèrent aux Salasses, Appius eut le dessus et tua cinq mille hommes à ses ennemis (Orosius, l. 5. c. 4). C'était une perte bien grave pour ces peuples : *Appius Claudius Consul Salassos gentem Alpinam domuit* (Florus, l. 53). Ils ſurent donc vaincus, mais non soumis. Fiers et sauvages comme leurs montagnes, ils ne pouvaient s'assujettir à aucun frein.

Après leur défaite Appius revint à Rome, si persuadé que le triomphe lui était dû, qu'il ne daigna pas même le demander : *Eâ...insolentiâ usus est ut nullâ ipsius triumphi mentione neque in senatu, neque ad populum factâ, prorsùs ac si absque decreto sibi deberetur, sumptus triumphi petere non dubitarit* (Dionis fragmenta ex lib. 34 prioribus n. 80).

Hautain comme tous ceux de sa famille, il exigea arrogamment une ordonnance qui lui permît de prendre dans le trésor public l'argent nécessaire pour en faire les frais. Cela lui ayant été refusé, il prit sur lui la dépense et entreprit de triompher. Un tribun du peuple s'y opposait et menaçait même de le faire arracher de dessus son char. Claudia sa fille qui était Vestale, sauva cet affront à son père. Elle se mit à côté de lui sur son char, et le tribun respectant sur elle le sacré caractère dont elle était revêtue, n'osa exécuter sa menace. Ainsi triompha Appius avec plus de gloire pour sa fille, dit Rollin, que pour lui.

Ce fut à l'occasion de l'échec qu'Appius avait d'abord éprouvé de la part des Salasses, que les Décemvirs firent remarquer qu'on avait trouvé dans les livres Sibyllins que, toutes les fois que les Romains voudraient déclarer la guerre aux Gaulois, ils devaient auparavant sacrifier sur la frontière du Pays des Salasses : (Julius-Obsequens, *Prodigiorum libellus*, n. 80).

Les Salasses contraints après la victoire d'Appius, d'abandonner aux Romains la plaine de leur fertile Vallée et leurs minières, avaient dû se retirer sur les hauteurs des montagnes: *Montium juga tenentes* (Strab.). Ils retenaient cependant encore le droit de vendre leur eau aux fermiers des deniers publics, qui exploitaient les minières au profit des Romains. Comme ceux-ci étaient dominés par une avidité insatiable de richesses, ils ne payaient qu'avec peine l'eau qu'ils affermaient. D'un autre côté les Salasses étaient eux-mêmes bien rétifs à satisfaire aux tributs que les Romains leur avaient imposés. De là débats, contestations continuelles. Pour réprimer l'insolence des Salasses qui en venaient souvent aux mains avec les Libiciens, aujourd'hui les Verceillais leurs voisins, les Romains crurent devoir fonder à l'ouverture de leur Vallée, une ville qui fut une espèce de boulevart propre à les contenir et à les empêcher de faire des excursions dans les campagnes voisines. Ils bâtirent donc à cet effet la ville d'Ivrée 43 ans après la victoire d'Appius, et 100 ans avant l'ère chrétienne (XXX) (Pline, liv. 3 c. 17).

Comme les Salasses ne laissaient pas d'être encore puissants et par conséquent redoutables soit dans leur état de contrainte par les Romains, soit dans le temps de leur réconciliation avec eux; *nunc impugnati, nunc soluto bello, Romanis*

conciliati, potentes tamen erant, (Strabon): ils ne cessaient d'être pour eux un grand sujet d'inquiétude. On ne pouvait voyager impunément dans leurs montagnes. Il était difficile de se soustraire à leurs piéges. Les malheureux voyageurs y étaient souvent inhumainement dépouillés par ces barbares. Décimus Brutus fuyant de Modène tomba dans leurs filets, il n'en put sortir qu'en payant, lui et ceux de sa suite, une drachme par tête. Messala de même qui passa un hiver près d'eux, fut forcé de leur payer tout le bois dont il s'était servi pour le chauffage, ainsi que les ormes qu'il avait fait couper pour en faire des lances propres à former la jeunesse romaine aux exercices militaires. Ils en vinrent même à cet excès d'audace de piller la caisse militaire que César fit passer dans leur Pays pour la solde de l'armée, *Hi quoque Cæsaris pecunias diripuerunt* (Strab. l. 4), et de rendre impraticables les routes par où passaient les troupes romaines dans leur Pays, pour les obliger à passer sur les ponts construits par eux, afin d'en retirer le péage. Ils étaient d'ailleurs fort industrieux. Ils avaient pratiqué quantité de routes à travers leurs rochers, et jeté plusieus ponts sur leurs rivières. Les soldats romains ne pouvaient les attaquer, qu'en s'exposant à être culbutés par les rochers énormes que ces robustes montagnards fesaient rouler sur eux avec grand bruit du haut des montagnes (Strab. l. 4).

L'an 35 avant l'ère crhétienne, à tant d'outrages faits aux Romains, ils ajoutèrent une révolte ouverte contr'eux. Non-seulement ils refusèrent de leur payer les tributs ordinaires, mais encore ils firent incursion sur les pays voisins soumis aux Romains, et y exercèrent de grands dégâts (Dion, l. 49 n. 34). Ces pays, théâtre de leurs brigandages, furent probablement ceux des Tauriniens et des Lybiciens, et non pas celui des Centrons (XXX), qui furent constamment les alliés fidèles des Salasses.

Les Romains indignés de tant d'excès firent partir contr'eux Valérius Messala avec une puissante armée. Les Salasses furent bientôt contraints de subir le joug et d'accepter les lois qu'on voulut leur imposer: *Salassos Valerius Messala domuit* (Dionis Hist. Rom. l. 49 n. 38). On dit même que Messala ne put les soumettre qu'en les privant du sel qu'ils tiraient de la Tarentaise. Malgré une telle leçon qui aurait dû les rendre plus soumis, cette nation turbulente et intraitable ne resta pas long-temps en paix. L'an 25 avant l'ère chrétienne, elle secoua de nouveau le joug. Ce fut vers ce temps (28 ans avant J. C.) qu'un Salasse nommé *Curtius* fut condamné à être brûlé vif pour avoir exigé avec trop de rigueur les impôts qu'il était chargé de percevoir, (s. Jérome, Commentaires sur s. Eusèbe).

L'Empereur Auguste projetait de faire une

expédition dans la Bretagne, quand il dut aviser aux moyens de réprimer la rébellion des Salasses qui éclata en même temps que celle des Cantabres et des Germains. C'était à l'époque de son neuvième Consulat. Il envoya contre les Salasses Térentius Varron qui s'empara d'abord des endroits les plus convenables pour empêcher la réunion en masse de ses ennemis (Dion, l. 54 n. 25). Il établit son camp à l'endroit même où l'on bâtit dans la suite la Cité d'Aoste, ainsi que le rapporte Strabon, et non pas au levant du Buthier, comme le disent les auteurs de l'histoire manuscrite de ce Pays. D'après la tradition qui fait préexister à la Cité d'Aoste la ville dite Cordèle, cette ville qui devait être là où l'on voit la Cité actuelle, aurait servi de retranchement aux Salasses, où ils avaient pratiqué beaucoup de souterrains qui se prolongeaient même jusqu'au de-là de la Doire, et que l'on voit encore aujourd'hui. Ces souterrains leur servaient de refuge pendant le jour, et à la faveur des ténèbres de la nuit, ils en sortaient pour tomber à l'improviste sur les Romains qu'ils harcelaient de mille manières. Térentius Varron qui, d'après cette même tradition, aurait placé son camp au levant du Buthier, au désespoir de ne pouvoir combattre ses ennemis à forces ouvertes, aurait eu recours à un moyen extraordinaire pour les dompter. Il se serait avisé de détourner de son lit le torrent

du Buthier qui coule au levant de la Cité d'Aoste, et de le faire verser tout entier dans la ville de Cordèle. Par ce stratagême, la ville et ses souterrains auraient été complètement inondés, et ses habitants étouffés. La grande quantité d'ossements humains qu'on trouve encore dans certaine partie de ces souterrains, semblerait prêter quelque appui à ce fait. Mais il est fort douteux que ces souterrains soient l'ouvrage des Salasses: je le crois plutôt l'ouvrage des Romains eux-mêmes. Quelques uns prétendent que ces souterrains servaient de retraite et de tombeau aux premiers chrétiens qui ne pouvaient se faire connaître dans les premiers siècles de l'Eglise, époque où le flambeau de la foi fut porté dans ce Pays, sans s'exposer aux persécutions des payens acharnés contre les chrétiens. Ces ossements qui sont d'une grosseur peu commune, feraient juger que, s'ils sont ceux des anciens Salasses, ces peuples devaient être extrêmement robustes et vigoureux: et c'est ainsi qu'on les suppose communément.

Varron ayant soumis une partie des Salasses, était loin encore de pouvoir se dire maître de leur Pays. Il en restait encore un grand nombre dans les différentes parties de la Vallée, et surtout dans les montagnes. Il serait très difficilement venu à bout de les assujettir, sans un moyen perfide qu'il imagina. Il leur fit offrir

la paix, moyennant une contribution d'argent qu'ils lui fourniraient, les assurant même qu'à cette condition, plus rien de fâcheux ne leur arriverait.... *Certam argenti summam eis imperavit, quasi nihil præthereà damni illaturus* (Dion, l. 53 n. 25). Les trop crédules Salasses se laissèrent prendre à ce piége, et ils en furent les dupes. Comptant sur la foi du général, ils donnèrent accès dans tous leurs cantons aux soldats romains chargés par Varron d'exiger la contribution convenue. Mais ceux-ci firent prisonniers tous les jeunes gens qu'ils rencontraient, ce qui mit le reste des Salasses hors d'état de se défendre : *Ad id argentum exigendum undique dimissis militibus, omnes qui essent juvenili ætate comprehendit* (Dion).

Varron étant, par cette perfidie bien indigne d'un romain surtout, venu à bout de ses desseins sur les malheureux Salasses, fit, d'après les ordres d'Auguste, ravager toutes les habitations qu'ils avaient dans la Vallée, de manière que la nation Salasse fut entièrement anéantie... *Cæsar Augustus eos funditùs delevit... Extincta eorum natio est* (Strab. l. 4). Le nombre de ces malheureux dont on put s'emparer s'éleva à trente-six mille. L'Empereur les fit déporter à Ivrée où se trouvait une colonie de soldats romains qu'il eut soin de renforcer pour servir de garnison aux Salasses qui auraient pu encore se révolter.

Là il les fit vendre comme des esclaves : *Sub coronâ venumdedit* (Strabon). Et même, d'après Dion, sous la dure condition que nul de ces misérables ne pût recouvrer la liberté qu'après vingt ans de servitude : *Eâ conditione ne quis eorum intrà viginti annos liber fieret.* Il ordonna pourtant de faire un choix de tous ceux qui étaient propres à porter les armes. Ce nombre s'éleva à huit mille. Ils furent incorporés dans les légions romaines. Ainsi périt l'intrépide et belliqueuse nation des anciens Salasses, l'an 25 avant l'ère chrétienne. Il était arrêté que les dépouilles de toutes les nations devaient aller grossir le trésor de Rome (1).

Varron distribua les meilleures terres aux cohortes prétoriennes (Dion). Et pour perpétuer la mémoire de sa victoire sur les Salasses, il fit élever sur le Mont-Joux (Grand-St-Bernard) une colonne portant cette inscription : *Jovi. O. M. Genio loci, Fortunæ reduci Terentius Varro dicavit.* Le sénat romain fit de plus ériger à l'honneur d'Auguste ce bel arc de Triomphe qu'on voit à l'entrée orientale de la Cité d'Aoste, et qui,

(1) *(Augustus) Romano adjecit imperio Salassos in Alpibus.* Eutropius, l. VIII.

Florus, en parlant du règne d'Auguste, dit : *Salassi, gentes Alpinæ, perdomiti.* Epitome, l. 135.

Suétone dit de même : *Salassos, gentes Alpinas, (Augustus) coercuit.* De Octavio Augusto.

quoique outragé par le temps, conserve encore cependant un air de majesté bien propre à donner une haute idée de la grandeur romaine.

S'il fallait en croire la tradition du Pays, onze ans environ avant l'ère chrétienne, l'Empereur Auguste aurait résolu de faire un voyage dans les Gaules. D'après cette même tradition, il aurait pris sa route par la Vallée des Salasses chez qui il aurait séjourné quelque temps ainsi que chez les Centrons leurs voisins. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette Vallée lui ayant paru fort commode pour le passage des Alpes, il conçut le dessein d'y faire bâtir une ville à la jonction des vallées Graies et Pennines: *Juxtà geminas Alpium fauces Graias et Penninas* (Pline hist. l. 3 c. 17). Cette ville fut appelée *Augusta* du nom de son fondateur (XXXI). On y ajouta le surnom de *Prætoria*, non pas parce qu'elle était la résidence d'un Préteur, comme le pensent la plupart, mais parce que Varron avait distribué, ainsi qu'on l'a déjà dit, une partie des meilleures campagnes de cette Vallée aux soldats prétoriens. Aussi Dion l'appelle-t-il *Urbs Augusta Prætorianorum.*

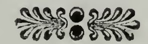
Au rapport de Strabon (l. 4), l'Empereur y envoya une colonie de trois mille hommes pour la peupler. La Vallée, à l'imitation de la ville capitale, prit aussi le nom de *Vallis Augusta*, Val d'Aoste. Et pour comble de faveur elle fut ensuite admise à jouir du droit italique (XXXII),

c'est-à-dire des priviléges attachés aux citoyens romains.

Depuis cette époque les habitants de ce Pays soit les Valdôtains restèrent constamment fidèles à la domination romaine. On ne voit pas qu'ils se soient dès lors signalés par quelques nouveaux évènements importants. Leur Vallée servait souvent de passage aux armées romaines qui allaient déboucher par les Alpes Graies et Pennines qui étaient également franchies par les armées transalpines que leurs intérêts appelaient en Italie. Tacite (l. 4 *Historiar.*) nous apprend que Cécina commandant de légion dans la Haute Allemagne, voulant de concert avec Valens porter sur le trône impérial, après la mort de l'Empereur Galba, Vitellius commandant de la Basse Allemagne, traversa les Alpes Graies et Pennines le 20 février l'an 69 après l'ère chrétienne, avec une armée de trente mille hommes pesamment armés (Tacite, l. 4 *Penninis Alpibus... Monte Graio traducuntur*). A cette occasion le passage des Alpes fut occupé par une garnison pour empêcher les Germains de venir au secours de Vitellius: *Simul transitus Alpium præsidiis occupati* (Tacite, l. 3).

Lors de la division de l'empire romain par Constantin-le-Grand l'an 337 environ après J. C., l'empire d'Occident échut en partage à Constantin un de ses trois fils, qui périt dans une embuscade.

Constance, un de ses frères lui succéda. Auguste (XXXIII), dans les dernières années de son règne, divisa l'Italie en onze régions, Constantin la divisa en dix-sept provinces, assignant aux Gaules les Alpes Graies et Pennines. On croit que c'est sous le règne de Constance que l'Evangile fut prêché et professé publiquement en ce Pays, quoique déjà long-temps auparavant la religion chrétienne y fût connue, puisqu'on prétend que s. Barnabé, un des disciples de N. S., l'avait déjà annoncée lui-même dans toute la Gaule Cisalpine, dont cette Vallée fait partie (XXXIV).



TROISIÈME ÉPOQUE.

L'empire d'Occident étant devenu depuis le commencement du cinquième siècle, la proie des Huns, des Goths, des Visigoths, des Vandales, hordes sorties des antres du Nord, toutes les contrées de l'Europe occidentale et méridionale soumises à l'empire romain, subirent le joug de ces barbares, et durent suivre le parti du plus fort. Aoste ne fut pas épargnée. Les auteurs de l'histoire manuscrite de ce Pays disent même qu'Attila, surnommé *le fléau de Dieu*, Roi des Huns, passa dans cette ville avec une partie de son armée pour aller en Italie en 452. Il y laissa, disent-ils, des traces horribles de son passage, et détruisit une partie des anciens monuments qu'elle renfermait, entr'autres les murs d'enceinte et les trophées de l'arc de Triomphe. Mais

il est faux qu'Attila ait passé les Alpes Pennines pour se jeter en Italie. Ce Prince franchit les Alpes Juliennes d'où il se porta sur Aquillée qu'il détruisit de fond en comble.

Ce fut à-peu-près dans ce même temps qu'un ramas de Vandales, autrement dits Bourguignons, parce qu'ils habitaient sous des tentes allignées en forme de bourg, pénétrèrent dans l'Alsace; de là ils se répandirent dans les montagnes de St-Claude, dans celles de Savoie, d'où ils s'étendirent jusqu'à Dijon, Mâcon, dans le pays qu'on a depuis appelé de leur nom *Bourgogne* (Anquetil, Histoire générale).

Gondahaire ou Gondicaire passe pour en avoir été le premier Roi vers l'an 407 de l'ère chrétienne. Il fut un des premiers à opérer le démembrement de l'empire romain, il mourut en 451. On croit que le Pays d'Aoste passa sous sa domination en 434, et ensuite sous celle de ses successeurs Gondioc et Gondebaud. Celui-ci fit la guerre en Italie, et s'empara de Turin. La terreur et la désolation accompagnaient ses conquêtes (Feller).

Son successeur et son fils Sigismond, dit le *Saint*, se distingua par l'héroïsme de ses vertus. Il fonda en 515 la célèbre abbaye d'Agaune, aujourd'hui de St-Maurice, en Valais. Entr'autres biens-fonds qu'il assigna pour dot à cette abbaye, il s'en trouva d'enclavés dans la Vallée d'Aoste,

comme on peut s'en convaincre par les termes de la fondation datée de l'an 516 : *In Valle Augustana quæ est à finibus Italiæ. . . In civitate Augusta turrem unam quæ respicit ad occidentem et. . . Gizorolis* (Gignod) *et Morga* (Morgex) *cum omni integritate et appendentiis eorum. . .* On prétend qu'une partie de la vallée de Grana (Chaland) fut aussi cédée la même année à cette abbaye par le même Roi de Bourgogne (1). Ce Prince infortuné ayant été vaincu dans une bataille, et fait prisonnier par Clodomir, Roi d'Orléans, fils de Clovis, fut horriblement massacré et jeté dans un puits avec sa femme et ses enfants en 523. Gondemar son frère lui succéda et fut également défait en 534. Alors finit le premier royaume de Bourgogne, qui avait duré 127 ans à dater de 407.

Il conste cependant d'après l'histoire de ces temps-là, que Sigismond et Gondemar n'exercèrent pas durant tout leur règne leur domination sur le Pays d'Aoste. Théodoric, Roi des Ostrogoths et d'Italie, contemporain de Sigismond, dut vers l'an 521 ou 522 compter cette Vallée au nombre de ses vastes états, puisqu'il fit construire sur les confins du territoire de Gignod, une espèce de fort sur le passage dit la *Clusa*, ainsi appelé du latin *clausum* fermé, où

(1) Durandi.

il plaça une garnison pour fermer le passage aux Bourguignons qui voulaient faire invasion dans la Vallée (1).

Une autre preuve que ce Pays était alors sous la domination de Théodoric, c'est que des calomniateurs ayant accusé l'Évêque d'Aoste de vouloir livrer ce Pays aux Bourguignons (grief dont il fut justifié), Théodoric donna à l'Archevêque de Milan, dont ce Diocèse était alors suffragant, le droit d'imposer aux accusateurs la peine qu'il jugerait convenable. Voici ses paroles: *Ad Sanctitatis vestræ judicium cuncta transmisimus ordinanda, cujus est æquitatem moribus talibus imponere* (2).

Je vois aussi dans l'histoire d'Italie par Charles Botta, que le même Théodoric, pour attacher les Goths au sol de l'Italie qu'ils avaient conquise sous ses ordres, résolut d'enlever le tiers des terres aux habitants du pays pour les distribuer entre les Goths, ses compatriotes. Il déposséda de préférence les Hérules, les Thuringiens et les Rugiens, qui avaient obtenu des terres de la munificence d'Odoacre, son prédécesseur, et auxquels il assigna pour demeure les Vallées d'Aoste et d'Ivrée, comme les moins habitées de toutes.

Dans ces temps si féconds en changements de

(1) Durandi.

(2) Cassiadorii Variarum liber primus.

dynastie souveraine dans l'Italie et sur ses frontières, il est bien difficile de suivre pas à pas l'histoire de cette Vallée qui se trouvait emportée dans le tourbillon des révolutions que subirent les états voisins. Son peu d'influence dans ces secousses politiques, je dirai même son état de *passiveté*, s'il est permis de parler ainsi, devait naturellement la priver de l'honneur d'être signalée par les historiens du temps. Ce n'était d'ailleurs qu'une étincelle au milieu d'un incendie. Les lettres en outre que l'on commençait à négliger, réduisaient à un fort petit nombre celui des écrivains. Il n'est donc pas étonnant que nous n'ayons que des notions éparses sur tout ce qui concerne ce Pays dans le moyen âge.

Vers la fin du règne des Ostrogoths en Italie, cette Vallée passa sous l'obéissance de la maison de France de la première race, et Gontran, fils de Clotaire et petit-fils de Clovis, devenu en 561 Roi d'Orléans et de Bourgogne par le partage de la France entre ses trois frères, eut encore la Province d'Aoste sous son sceptre. Il fut le restaurateur de l'église Cathédrale de cette ville, ainsi qu'il conste par le martyrologe de cette Cathédrale, où on lit ces propres termes : *Apud Cabillonem civitatem Galliarum, beati Gondrandi regis Aurelianensis.... restauratoris hujus ecclesiæ.* D'après Vaudan, Chanoine des églises Cathédrales de Tarentaise et d'Aoste, qui vivait

au milieu du quinzième siècle, ce pieux Roi allant faire un pélerinage à Rome, aurait trouvé un trésor considérable dont il se servit pour réparer plusieurs églises d'Italie, qui avaient beaucoup souffert des horreurs de la guerre.

Gontran ne fut pas long-temps maître de cette Vallée. Alboïn, premier Roi des Lombards, s'en empara en 571, et l'enclava dans ses états. Elle fit dès lors partie de la Lombardie, jusqu'à Didier, dernier Roi des Lombards en 774. Les troupes lombardes passèrent deux fois dans cette Vallée, d'où elles se jetèrent dans le Valais qu'elles pillèrent avec le monastère de St-Maurice. D'autres prétendent qu'elles furent repoussées par Gontran, et forcées de le reconnaître pour Souverain de cette Vallée.

Le Pape Adrien, pour s'opposer à l'ambition de Didier qui aspirait à l'empire de toute l'Italie, invoqua le secours de Charlemagne, Roi de France. Celui-ci fait déboucher des troupes nombreuses par les Alpes Cottiennes et Pennines, livre bataille à Didier, le fait prisonnier avec sa femme et ses enfants, et le fait conduire en France où il meurt quelque temps après. Les troupes que Didier avait envoyées dans le Val d'Aoste, en sont chassées par celles de son vainqueur, et ce Pays est ajouté à la vaste monarchie de Charlemagne. Quelques uns assurent que ce puissant Empereur traversa cette Vallée à son

retour d'Italie, et franchit les Alpes Pennines. C'est sous Charlemagne que le siége épiscopal d'Aoste était occupé par s. Grat qui se distingua par toutes les vertus qui doivent caractériser un Évêque. Les Valdôtains l'ont depuis long-temps choisi pour leur patron spécial, et les faveurs signalées qu'ils en obtiennent attestent la protection constante qu'il accorde à ce Pays (1). Il eut pour successeur s. Joconde qui naquit à Chesalet, à une demi-lieue de la Cité. Depuis Charlemagne qui mourut en 814, ce pays passa à ses successeurs les Empereurs d'Occident jusqu'à Charles-le-Gros en 888, que la domination des Francs finit en Italie.

Nous voilà arrivés à un point historique très obscur et très difficile à éclaircir. Quel fut l'état politique de ce Pays depuis la domination des Empereurs d'Occident ou d'Allemagne? Quels en furent les Souverains? Telle est la question qu'il s'agit de résoudre. Entre tant d'opinions dont j'éviterai au lecteur le fastidieux détail, il m'est permis d'en adopter une. La voici :

Rodolphe, fils de Conrad, Comte de Paris, commandant dans la Bourgogne, s'en fit déclarer Roi en 888, et jeta ainsi les fondements du

(1) On peut voir à ce sujet la Vie de s. Grat, par M. le Chanoine Gal, Docteur et Professeur de Théologie. Cette histoire est écrite avec critique et onction.

troisième royaume de Bourgogne. On peut conjecturer que le Val d'Aoste était sous sa puissance, parce que, lors de son couronnement dans l'abbaye de St-Maurice par l'Archevêque de Tarentaise, outre les Évêques de Lausanne, de Genève, de Maurienne dont les diocèses fesaient partie de ses états, et qui furent présents à cette cérémonie, se trouvait aussi l'Évêque d'Aoste. C'est sous le règne de ce Prince qu'Arnoul, Empereur d'Allemagne, traversa en 894 la Vallée d'Aoste, passa les Alpes Pennines, et alla lui déclarer la guerre.

Il conste aussi que Rodolphe II était Souverain de ce Pays. Vers la fin de 921, ce Prince avait pris la couronne de Roi d'Italie, qu'on lui avait offerte. Victorieux contre le Roi Bérenger I, il revenait d'Italie pour aller en Bourgogne vers la fin de 923. Il se trouva à la Cité d'Aoste cette même année au mois de décembre. Anselme I, Évêque d'Aoste, fit en sa présence une donation considérable de certains biens-fonds aux Chanoines de la Cathédrale et de St-Ours, par acte passé sur la place publique au-devant de l'église Cathédrale. Peu de temps après, ce Prince perdit le royaume d'Italie. L'Empereur d'Occident ayant alors établi des Gouverneurs à Ivrée, sous le titre de Marquis, le Comté d'Aoste passa sous leur domination. Il paraît même que ceux-ci le firent gouverner par leurs propres fils.

On trouve qu'en 960 environ Adalbert II, fils de Bérenger II Roi d'Italie, auparavant Marquis d'Ivrée, était Comte d'Aoste, soit Gouverneur. Cet Adalbert eut une contestation avec Grison, Évêque d'Aoste. Celui-là avait usurpé, au préjudice de l'évêché, les droits de péage qui se levaient sur tout ce qui entrait dans la ville par la porte de St-Ours : il prétendait y avoir droit en qualité de Comte. L'Évêque réclama contre cette usurpation, et donna une déclaration pour attester ses droits exclusifs là-dessus. Voici quelque détail sur les droits de ce péage :

Pour l'entrée d'un marchand étranger à cheval, qui venait vendre ou acheter, on payait un denier ; pour une charge d'épées, on en donnait deux ; pour une charge d'encre, on payait un denier ; pour une charge de plomb, quatre deniers ; pour une charge d'étain, six deniers ; pour une charge de fer, quatre deniers ; pour une charge de cuivre, six deniers ; pour l'entrée d'un épervier, deux deniers ; pour l'entrée d'un singe, douze deniers, *quamvis sit ridiculosum animal*, est-il dit dans l'acte ; pour une vente de vingt sous, quatre deniers ; de deux sous, une obole ; pour douze écuelles, on en donnait une ; pour douze lances, une ; etc. etc.

C'est vers ce temps-ci, au dixième siècle, que certains écrivains prétendent que, par l'effet des guerres désastreuses qui affligèrent ce Pays et

les peuples voisins, cette ville fut entièrement détruite, et la Vallée fut même, à les en croire, durant quelque temps presque sans habitants : *Hanc civitatem æquarunt solo, et ferè Vallem sinè colono multis temporibus reliquerunt.* C'est ce qu'on lit encore dans le martyrologe de la Cathédrale.

En 1014 environ, le Comté d'Aoste retourna au Roi de Bourgogne. On trouve qu'à cette époque Anselme II, Évêque d'Aoste, paraît à la cour de Rodolphe III, qui commença à régner en 976, et mourut en 1032.



QUATRIÈME ÉPOQUE.

Nous avons vu depuis la chute de l'empire romain en Occident, le Pays d'Aoste passer souvent d'une domination à une autre, et subir ainsi le sort du plus faible contre le plus fort. Une nouvelle destinée lui est réservée, mais ce sera celle qui va fixer d'une manière stable son état politique comme son bonheur. Il était arrêté qu'après tant de commotions violentes provoquées par l'ambition des Souverains qui dominaient dans les contrées voisines, il devait enfin à l'ombre d'un sceptre adoré jouir à loisir des précieux bienfaits de la paix et des faveurs paternelles que les augustes Souverains de Savoie n'ont cessé de répandre sur leurs sujets. L'époque de leur règne sur les Valdôtains sera celle de leur bonheur : hâtons-nous donc de la faire

éclore cette époque à jamais mémorable; et contre l'opinion de certains écrivains, voyons si, dès l'origine de l'auguste Maison de Savoie, ce Pays fut soumis à cette couronne. Quant à moi je ne balance pas à me prononcer, et je pose pour principe que, dès Humbert (XXXV) *aux blanches mains*, Comte de Maurienne, nous avons appartenu à la dynastie de Savoie.

Pour le prouver je ne ferai qu'indiquer les actes d'autorité exercés par ce Prince dans cette Vallée. En 1024 Burcard, Évêque d'Aoste, échangea certains biens avec un nommé Katelme, et en 1026 le même Évêque fit encore un échange avec un nommé Fécius. Le Comte Humbert interposa pour la sanction de ces deux actes son autorité, en décrétant une peine contre les contrevenants; ce qui atteste la domination qu'il exerçait sur ce Pays. En 1040 je le vois, par une bienveillance qui mérite d'être à jamais signalée, céder aux Chanoines de la Cathédrale d'Aoste et de St-Ours les propriétés que ce Prince possédait à Derby, et tous les objets meubles et immeubles qu'il possédait dans le Comté d'Aoste à sa mort, en exceptant toutefois les personnes. Cette dernière clause ne semble-t-elle pas indiquer l'autorité qu'il exerçait sur les habitants de cette Vallée, autorité dont il ne prétendait pas se départir en faveur de ses donataires?

Il y en a qui croient qu'Humbert ayant rendu

les plus signalés services à l'Empereur Conrad le Salique, neveu de Rodolphe III, Roi de Bourgogne, dont il avait hérité le trône, l'Empereur par reconnaissance lui fit cession de plusieurs provinces au de-là des Alpes, et y ajouta la Vallée d'Aoste.

En 1034 Héribert, Archevêque de Milan, et quelques autres Seigneurs d'Italie, sous la conduite du Comte Humbert, allèrent en Bourgogne renforcer l'armée de Conrad, et passèrent par le Val d'Aoste (1).

Depuis l'époque où ce Pays passa à la couronne de Savoie sous Humbert I, on le voit passer à la domination de tous ses successeurs jusqu'à Charles-Albert actuellement régnant. Les Valdôtains glorieux de leur destinée n'eurent plus d'autre ambition que celle de se signaler par leur soumission, leur fidélité et leur dévoûment sans partage pour l'auguste dynastie fondée par Humbert; et ce fut ainsi qu'ils payèrent toujours ses faveurs et ses priviléges. On ne sera donc pas surpris de voir dès lors cette Vallée figurer rarement dans les annales de l'histoire : elle ne devait plus être le théâtre d'évènements éclatants, dès que les peuples voisins respectant l'autorité légitime qui la gouvernait, se bornaient à envier son sort. Toutefois pour exécuter le plan

(1) Durandi.

que je me suis tracé, je vais continuer, mais en précis, la suite de son histoire jusqu'à l'époque de la révolution française.

Ainsi que je l'ai fait remarquer, la Cité d'Aoste aurait été horriblement maltraitée vers le dixième siècle. On n'y comptait presque plus d'habitants. Au commencement du onzième siècle, elle sortit de ses ruines, elle fut peu à peu repeuplée, et l'on y éleva de nouvelles habitations. On se servit à cet effet des débris des anciennes tours et de ceux des murs d'enceinte. Les Seigneurs, soit les Nobles du premier rang de ces temps-là choisirent pour leur demeure les différentes tours qu'on y voit encore, et s'y retranchèrent pour se défendre au besoin.

Les étrangers qui y accoururent pour s'y établir, fondèrent en grande partie, pour moins de dépenses, leurs habitations au-dessus et à côté des restes des anciens monuments qui avaient échappé à la fureur des barbares.

Les maisons de la ville actuelle sont loin encore d'occuper tout l'espace du sol resserré entre les murs d'enceinte, ainsi qu'on présume qu'elles l'occupaient avant le dixième siècle. Des vergers très soigneusement cultivés, de riants et fertiles jardins en occupent aujourd'hui la plus grande partie.

Vers le commencement de ce siècle, c'est-à-dire l'an 1007 ou 1008, mourut s. Bernard de

Menthon, Archidiacre de la Cathédrale d'Aoste, fondateur des hospices du Grand et du Petit-St-Bernard. Une œuvre aussi éminemment philantropique ne pouvait être que l'ouvrage de la religion qui seule peut inspirer un parfait désintéressement et un amour véritable pour nos semblables. Le philosophe et le chrétien s'accordent ici à faire l'éloge de cet homme surhumain. Ces pieux monuments de son zèle et de sa charité le rendront à jamais cher à l'humanité. Les religieux qu'il a établis dans ces lieux effrayants et rebutés de la nature, se sont toujours montrés dignes de leur fondateur; l'esprit de charité, de tendresse, d'hospitalité, de zèle que leur a légué leur patriarche, s'est toujours maintenu au même degré parmi eux; leur dévoûment a été jusqu'ici inébranlable comme les montagnes qu'ils habitent.

Ce fut quelque temps après la mort de s. Bernard de Menthon, c'est-à-dire en 1077, qu'Henry IV, Empereur d'Allemagne, franchit les Alpes Pennines et passa en cette Vallée, d'où il se rendit à Canose, ville de Naples, pour se réconcilier avec le Pape Grégoire VII.

La Noblesse devait y être dès le onzième siècle fort nombreuse, et même dans un état d'opulence. On peut en juger par le grand nombre de châteaux qu'on voit encore le long de la Vallée. Les belles propriétés qui les environnent, étaient du domaine des Seigneurs qui les habitaient.

Mais où en sont maintenant les descendants ? Hélas ! tout a disparu sous la faux du temps. Il n'en reste plus de vestiges, à l'exception de la très illustre maison de Chaland, dont l'origine remonte au neuvième ou au dixième siècle environ. C'est cette famille insigne qui a fait élever un grand nombre de châteaux que l'on voit encore, et qui a versé des milliers de bienfaits sur cette Province. Quant aux autres familles, à peine en sait-on encore le nom. Les guerres que ces anciens Seigneurs se fesaient entr'eux, ou qu'ils fesaient à leurs Vassaux, n'ont pas peu contribué à en anéantir les races.

D'autres raisons puissantes qu'il serait trop long de détailler, déterminèrent les Souverains de Savoie à borner le pouvoir de ces Seigneurs, et à le leur ravir enfin totalement pour affranchir ainsi les Valdôtains du joug onéreux qu'ils fesaient parfois peser sur eux. Ce fut toujours la politique bienfaisante de la Maison de Savoie, d'améliorer en toutes choses le sort de ses sujets.

Dans le dixième siècle, le bourg de St-Ours et la ville même éprouvèrent de grands désastres par suite des débordements du Buthier qui couvrit de ses eaux une grande partie des maisons. Le même accident survint le onzième et le douzième siècle, ainsi qu'en 1518, 1519, 1540. L'arc de Triomphe faillit même en être victime.

En 1109 meurt à Cantorbéry s. Anselme qui

en était Archevêque. Il naquit à Aoste en 1033, et devint par ses talents une des plus vives lumières de son siècle. On admire dans ses écrits une profonde métaphysique et une grande précision dialectique. Ses ouvrages ascétiques sont pleins d'onction.

Vers la fin du douzième siècle on vit s'établir en cette ville les religieuses Chanoinesses de St-Augustin, dites de Ste-Cathérine. Elles se fixèrent d'abord à Antey, dans la maison d'un particulier; de-là elles vinrent à Porrossan, d'où elles passèrent à Aoste où la munificence de la maison de Chaland leur fit bâtir une église, et leur assigna des fonds pour leur entretien.

L'an 1224 vit s'élever le couvent de s. François en cette ville. Le saint fondateur de l'ordre des Frères mineurs, François d'Assises, y vint lui-même en 1216; et s. Bonaventure, un des premiers et des plus célèbres religieux de cet ordre, y passa aussi, dit-on, en 1274, lorsqu'il se rendait au Concile général qui devait se tenir à Lyon. La maison de Chaland fut aussi une des plus insignes bienfaitrices de ce couvent nouvellement érigé, comme elle le fut d'un grand nombre d'églises et de paroisses de ce Diocèse. La Maison de Savoie figure aussi avec éclat dans les secours que reçut cet ordre naissant qui devait rendre à l'Église tant de services.

En ce temps-là le Comte Thomas tenait le sceptre que lui transmit la mort d'Humbert III,

son père. En 1233 il traverse la Vallée d'Aoste, où il fait une levée de troupes pour aller battre les Turinais, mais il devait y trouver le terme de sa carrière. Il y est atteint d'une maladie grave qui le conduit en peu de jours au tombeau. On a cru quelque temps que son corps reposait dans le chœur de la Cathédrale, où l'on voit un beau mausolée en marbre blanc d'un Prince de Savoie. Mais la copie, trouvée dernièrement dans les archives de la Cathédrale d'Aoste, de l'acte de fondation de la Chapelle de Ste-Madeleine par l'Évêque Nicolas de Bersatoribus en 1291, où cet Évêque fait mention d'un nommé Thomas, père d'Amédée V, alors Comte de Savoie, dont le corps reposait dans sa Cathédrale, a démontré clairement par là que ce Thomas ne peut être que Thomas II, fils du précédent, et Comte de Flandres, mort en 1259 (XXXVI).

En 1235 les Valaisans mécontents d'Amédée IV, Comte de Savoie, qui soutenait contre eux les droits temporels de l'Évêque de Sion, font irruption dans cette Vallée, mais ils sont bientôt refoulés par le valeureux Comte dans leur canton.

Le Pays d'Aoste qui jusqu'à Amédée IV avait porté le titre de Comté, fut en 1238 érigé en Duché par l'Empereur d'Allemagne Frédéric II, qui voulut ainsi reconnaître les services qu'il avait reçus d'Amédée.

Après la mort d'Amédée, Thomas II, son frère, Comte de Flandres, vint dans cette ville, et le 24 août 1253, en présence de Pierre de Bossa, Évêque d'Aoste, il confirma, dit Monseigneur della Chiesa, les priviléges et les immunités déjà accordés aux habitants de ce Pays par les Comtes Thomas et Amédée. Les priviléges et les franchises de ce Pays étaient alors en grand nombre.

On rapporte à l'an 1290 l'éboulement qui inonda toutes les campagnes dites aujourd'hui les *Glairs* (Grèves) de Quart et de Diémo.

Sur la fin du treizième siècle Pierre de Quart (ou Henri son frère), Prévôt de la Cathédrale, se rendit immortel dans cette Vallée par une œuvre digne d'une reconnaissance éternelle. Pour parer aux tristes effets de la sécheresse qui afflige souvent cette Contrée, il fit construire à ses frais le *Ru Prévôt* qui, dans l'espace de plus de trois lieues, répand le bienfait de ses eaux sur des campagnes arides.

Au quinzième et au seizième siècle certains religieux de l'ordre de St-Dominique tentèrent d'établir dans ce Pays l'inquisition : mais les obstacles qu'ils rencontrèrent, ne leur permirent pas d'y ériger ce tribunal.

En 1414 le Val d'Aoste fut illustré par le passage de l'Empereur Sigismond qui venait d'Italie, escorté de mille cavaliers, et accompagné

d'Amédée VIII, Comte (ensuite Duc) de Savoie, qui l'accompagnait avec six cents soldats. Ils se rendaient tous les deux à Constance pour y assister au Concile général. Quelque temps après, en 1431, Énéas Silvius qui fut ensuite Pape sous le nom de Pie II, passa aussi par cette ville d'où il se rendit à Bâle par le Grand-St-Bernard.

Nos Souverains, les Comtes de Savoie venaient, tous les sept ans une fois, tenir dans la Cité d'Aoste leurs audiences générales de justice. Ils devaient en donner avis quatre mois avant leur arrivée. Ils s'y rendaient par la route du Grand ou du Petit-St-Bernard; s'ils y venaient par une autre route, on n'était pas tenu d'aller à leur rencontre. Le Duc Amédée VIII qui fut Pape sous le nom de Félix V, les tint l'an 1409 et en 1430.

En 1465 Amédée IX reçut en personne à la Cité d'Aoste, l'hommage de Jacques, Comte de Romont, et de Philippe, Comte de Bresse, tous les deux frères du Duc de Savoie.

En 1536, le 7 mars, on organise dans cette ville un nouveau Conseil sous le nom de Conseil des Commis, et il reçoit l'approbation du Souverain, alors Charles III dit *le Bon*, qui l'investit de plusieurs priviléges. Une armée française entra en Savoie le 15 février 1536. Les habitants de Tarentaise et du Val d'Aoste, n'écoutant que

leur courage et leur fidélité, reprirent Chambéry en 1537 ; mais ayant été défaits par François de Bourbon, Comte de St-Pol, la Savoie fut unie à la France (1).

Dès que le Pays d'Aoste passa à la domination de la Maison de Savoie, il jouit d'une paix constante. Rien n'altéra son heureuse tranquillité, comme rien ne put jamais ébranler la fidélité de ses habitants envers les augustes Souverains qui régnaient sur eux. La guerre s'étant allumée vers 1520 entre l'Empereur Charles-Quint et François I, Roi de France, les états de la couronne de Savoie en devinrent le théâtre ; mais le Duché d'Aoste évita ce malheur en fesant négocier auprès de ces deux puissances, des traités de neutralité. De cette manière cette Vallée fut toujours sous la dépendance de la Maison de Savoie, alors même que tous ses autres états lui avaient été ravis. A la mort de Charles III, en 1553, l'autorité souveraine de son successeur Emmanuel-Philibert n'était reconnue que dans le Val d'Aoste (2). C'est pour avoir été constamment fidèle à ses Souverains légitimes, et étranger à toute autre domination, que ce Duché fut alors surnommé *le Val d'Aoste la Pucelle.*

Les Valdôtains furent aussi constamment fidèles

(1) Grillet.

(2) Frézet.

à la religion catholique, qu'ils le furent à leurs Souverains. En 1536 l'hérésiarque Calvin vint à Aoste, où il chercha de répandre le poison de ses erreurs, mais les obstacles que lui opposèrent Monseigneur Gazin, alors Évêque d'Aoste, le Comte Réné de Chaland, Maréchal de Savoie, et les principaux habitants de cette ville, l'obligèrent de prendre la fuite précipitamment sans succès pour sa coupable entreprise.

En 1594 on eut à gémir sur les désastres affreux qu'occasionna dans cette Vallée, et surtout dans plusieurs communes de la Valdigne, la rupture du lac Rutort qui menace d'envahir un jour toute la Vallée, si on n'avise à des mesures efficaces pour s'opposer à ses débordements. Le même malheur vint encore effrayer les Valdôtains en 1595, 1640, 1646, 1680.

En 1596 cette ville obtint de Charles-Emmanuel, Duc de Savoie, l'érection d'un collége pour l'instruction de la jeunesse. On choisit à cet usage le Prieuré de St-Béning, dont Monseigneur Ginodi, Évêque de Belley, était alors prieur Commendataire. Le Pape Clément VIII accorda à cet effet les dispenses nécessaires. Au nombre des bienfaiteurs de ce collége, on doit surtout faire mention du Chanoine Ribitel, Archidiacre d'Aoste, qui en 1707 et en 1711 fit en sa faveur plusieurs legs fort considérables.

On vit en 1600, le mois d'octobre, passer

dans cette Vallée le Duc Charles-Emmanuel avec dix mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie. Il franchit le Petit-St-Bernard, et alla camper à Aime en Tarentaise pour battre Henri IV qui s'était avancé jusqu'à Moûtiers.

En 1630 le vaillant Prince Thomas, fils de Charles-Emmanuel, et souche de la branche de Carignan, fit construire aux environs de La-Thuile, à l'endroit que l'on appelle encore *le Camp du Prince Thomas*, des retranchements pour s'opposer à l'invasion de l'armée française.

En 1619 les pères Capucins s'établirent à une petite distance de cette ville, au lieu dit *les Capucins*. Les mêmes religieux s'établirent aussi à Chatillon et à Morgex en 1633. En 1643 on établit dans cette ville les religieuses de Ste-Marie, dites *de Lorraine*, à qui on confia l'instruction des jeunes filles. Les Dames de la Visitation, dites *les Visitandines*, y avaient déjà fixé leur pieux établissement en 1631.

Ce Pays était beaucoup plus peuplé avant le dix-septième siècle, qu'il ne l'est aujourd'hui. La peste qui y éclata en 1630, y moissonna les deux tiers de la population, c'est-à-dire plus de soixante-dix mille habitants, ainsi qu'il conste par les registres publics. Il n'a pu depuis deux siècles réparer encore un tel échec; et il sera difficile qu'il le répare jamais, tandis que les montagnes du Grand et du Petit-St-Bernard resteront inac-

cessibles aux voitures de roulage. L'ouverture de ces deux montagnes, ou au moins de l'une des deux, pourrait seule, par la communication au de-là des Alpes, activer le commerce dans cette Vallée où il est presque nul, et par là en augmenter la population. Son commerce devait être anciennement plus considérable, attendu que les routes du Mont-Cénis et du Simplon n'étant pas encore ouvertes, on débouchait plus souvent par les Alpes Graies et Pennines.

En 1691 une armée française commandée par le Marquis de la Hoguette, entra le mois de juin dans le Pays d'Aoste, où elle fit d'horribles dégâts. Beaucoup de maisons des particuliers furent pillées, leurs bestiaux furent enlevés, plusieurs bourgades incendiées, les campagnes dévastées, les grains alors en pleine maturité coupés ou foulés aux pieds. Plusieurs officiers accompagnés d'un détachement sous les armes, en seraient même venus à cet excès de piller la Cathédrale où ils s'introduisirent le 26 juin pour exécuter leur sacrilége dessein. Mais un Chanoine, Blaise Marquis, touché du malheur qui allait fondre sur son église, leur fit connaître que cette église Cathédrale avait été fondée par la Maison Royale de France, c'est-à-dire par Gontran, fils d'un de leurs premiers Rois, et à ce sujet il leur montra un vieux manuscrit en caractères gothiques, où on lisait ces mots que j'ai déjà cités:

Gondrandi Regis Aurelianensis, filii Clotarii primi Regis Francorum, instauratoris hujus ecclesiæ. Satisfaits de se trouver dans une église qu'ils croyaient fondée par un de leurs Rois, ils la respectèrent et se retirèrent sans y faire aucun dégât.

Cependant le général de l'armée leva sur ce Pays une forte contribution. Les habitants ne purent la fournir en entier, et pour garantie du résidu ils furent contraints de donner six otages que le général emmena avec lui, parmi lesquels étaient deux Chanoines et deux membres de la Noblesse de ce Pays. Arrivés à Chambéry où ils furent relégués dans un château, ils réussirent, au moyen d'une corde qu'ils avaient pu se procurer, de s'évader par une fenêtre du château où ils avaient été resserrés (1), et à la faveur d'un habillement déguisé, ils arrivèrent, après bien des peines et des fatigues, à la Cité d'Aoste le 23 décembre de la même année.

En 1704 l'armée française sous les ordres du Duc de Vendôme, vient au mois de septembre attaquer le fort de Bard, tandis que le Duc de La Feuillade avec un autre corps d'armée vient

(1) M. le Chanoine Nourrissat, Curé de la Cathédrale d'Aoste, vient de faire restaurer le tableau qui représente ce drame touchant. Ce tableau se voit à Notre-Dame-de-Pitié au de-là du Pont-Suaz.

forcer les retranchements qu'on avait cru lui opposer à Théra sur les confins de La-Thuile. A quoi il réussit promptement. De-là il longe la Vallée, et va joindre à Bard ses troupes avec celles de Vendôme. Le fort est bientôt réduit; et les deux généraux maîtres de la Vallée placent des garnisons dans tous les châteaux de ce Pays, et dispersent leurs troupes dans toute la Vallée. Ils ménagèrent cependant les habitants, et les traitèrent avec bonté. Le Roi de France établit pour commandant de cette Province, le Comte de Carcado, sous les ordres cependant du Duc de Vendôme.

Les Français restèrent deux ans maîtres de ce Pays. Leur armée ayant été battue par les troupes du Duc de Savoie, Victor-Amédée II, jointes à celles de l'Empereur d'Autriche, commandées par le Prince Eugène, ils furent contraints de l'évacuer au mois de septembre 1706. La même année cependant, le général de Vibraie reprit cette Vallée d'après les ordres de Philippe, Duc d'Orléans, il descendit du côté du Petit-St-Bernard jusqu'à la Cité, imposant des contributions énormes sur le Pays : mais heureusement il ne tarda pas de repasser les monts.

Le mois d'août en 1708, un général français le Marquis de Mauroux, fit encore une invasion dans ce Pays par le Petit-St-Bernard avec quatre mille hommes, mais les troupes de notre Souverain

le firent bientôt décamper. Les années suivantes jusqu'en 1713, cette Vallée eut encore beaucoup à souffrir du passage fréquent des troupes tant d'infanterie que de cavalerie.

En 1730 Charles-Emmanuel III se trouvant aux eaux d'Évian avec la Reine son épouse, y apprend la nouvelle du projet qu'a formé son père abdicataire de reprendre les rênes du gouvernement, il apprend en même temps son départ pour rentrer en Piémont. Charles-Emmanuel passe aussitôt le Petit-St-Bernard, traverse la Vallée d'Aoste, rentre à Turin quand son père arrive au château de Rivoli, et va le lendemain lui faire sa visite.

Sous le règne de Charles-Emmanuel la Savoie se trouve en 1742 envahie par les troupes espagnoles, commandées par l'Infant Dom Philippe (fils de Philippe V, Roi d'Espagne). Charles fait aussitôt passer une armée sous ses ordres par le Pays d'Aoste, gravit le Petit-St-Bernard, pénètre dans la Tarentaise, et chasse devant lui les troupes espagnoles qui évacuent la Savoie.

Le même Souverain en 1770 fait procéder à la confection du cadastre des biens de cette Province qui, sous le rapport des contributions, est mise à l'unisson des autres provinces de la domination sarde : et en 1772 il donne à ce Duché des constitutions (XXXVII).

Ce Prince procura un grand avantage à cette

Vallée par l'ouverture du Mont-Jovet. Cet ouvrage mémorable qui date de 1771, donna quelque essor au commerce de ce Pays. Sur un roc au nord de la route on lit cette inscription :

CAROLI EMMANUEL. III. SARD. REGIS
INVICTI AUCTORITATE
INTENTATAM ROMANIS VIAM
PER ASPERA MONTIS JOVIS
JUGA AD FACILIOREM COMMERCIORUM
ET THERMARUM USUM
MAGNIS IMPENSIS
PATEFACTAM AUGUSTANI PERFECERUNT
ANNO MDCCLXXI REGNI XLII.

Son successeur Victor-Amédée III supprime en 1773 la fonction du Bailli qui exerçait dans ce Duché une juridiction fort étendue ; et il y introduit un nouveau mode d'administration. Il y établit un Commandant Militaire, un Intendant, un Juge-Maje, un Assesseur, un Avocat Fiscal, et son Substitut.

Cette Contrée continua à jouir des bienfaits du gouvernement sage et modéré de la Maison de Savoie, jusqu'à ce qu'elle fût, comme tant d'autres, assujettie à la République Française. Je m'arrête ici pour ne pas trop grossir mon histoire par les détails qu'exigeraient les évènements dont ce Pays a été le théâtre à cette époque. Je passe sous silence avec regret le séjour que fit en cette Vallée en 1792, 1793 et 1794, le Prince Maurice, Duc de Montferrat, les bienfaits qu'il y répandit, et les démonstrations d'amour et de dévoûment dont l'entourèrent les Valdôtains que sa présence rendait heureux.

Je me bornerai, en finissant, à signaler l'arrivée en cette ville de Bonaparte, premier consul. Ce chef de la République Française ayant franchi le Grand-St-Bernard avec l'armée de réserve, arriva en cette ville le 20 mai 1800. Il y séjourna quelques jours, et logea à l'évêché. Le 23 mai il en partit, et se transporta, accompagné de cinq généraux et de deux guides, jusqu'au sommet de la commune de St-Vincent près du bois de Joux, pour y explorer un passage qui pût lui faire éviter le fort de Bard. Arrivé à cet endroit, il est fort surpris d'y trouver un lieutenant autrichien, M. de Breux, avec plusieurs soldats sous ses ordres, qui était venu par la Valsézia pour recueillir quelques renseignements sur l'armée française. Les soldats autrichiens voyant un

général français en habit gris, chapeau bordé en or, mais sans panache, lequel monté sur un cheval précédait les cinq autres qui l'accompagnaient et qui conduisaient leurs chevaux par la bride, se doutent de quelque mystère, ils mettent leur fusil en joue et veulent faire feu. Leur lieutenant le leur défend, préférant, leur dit-il, d'emmener saine et sauve cette riche et glorieuse proie. Le général en habit gris (Napoléon) ne les eut pas aussitôt aperçus qu'il s'écria d'un air surpris : *Voilà des Autrichiens ! Les Autrichiens sont ici !* Les deux guides mettent leur carabine en joue, en criant : *Qui vive?* Napoléon leur défendant de faire feu, s'adresse au lieutenant autrichien, et lui dit : *Qui êtes-vous? Que faites-vous ici? D'où êtes-vous venu? Quelle est la force de votre détachement, le nom de votre régiment, celui de votre général, la position de votre corps?* et plusieurs autres questions auxquelles le lieutenant répond selon qu'il juge convenable.

Cette conversation durait déjà près d'une demi-heure, et avait été plusieurs fois interrompue par les soldats autrichiens qui demandaient à leur chef s'il n'était pas temps d'emmener leur proie : mais tout-à-coup le premier consul qu'on avait déjà reconnu, dit à cet officier d'un ton affectueux : *Jusqu'à présent, Monsieur, j'étais votre prisonnier, et c'est vous maintenant qui êtes le mien,*

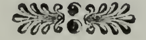
mais soyez tranquille, j'aurai soin de vous et de vos gens (1). L'officier s'aperçoit au même instant qu'il est cerné par des grenadiers français qui avaient pris une autre route pour arriver à lui; le premier Consul lui laissa ses armes, et lui dit en le quittant : *Ce soir vous irez coucher à Châtillon, et demain vous dînerez avec moi à la Cité d'Aoste;* et c'est ce qui eut lieu. L'officier lui demanda la permission de se retirer chez lui : Bonaparte lui répondit qu'il avait déjà l'intention de le renvoyer sans échange; et il lui fit remettre par son aide-de-camp Duroc un passeport pour aller à Paris avec un de ses soldats prisonniers, pour lui servir de domestique, et une lettre pour le Ministre de la Police générale. Il arriva à Lausanne le 29 mai.

Sur la question qu'on fit à cet officier comment il avait pu manquer une si belle occasion de faire prisonnier le premier Consul de la République Française, dans les mains duquel se trouvaient en ce moment les destinées de toute la Répu-

(1) Je tiens ces détails de M. Laurent, Insinuateur en retraite, respectable octogénaire dont le dévoûment à la dynastie de Savoie ne s'est jamais démenti. Membre alors du Conseil Municipal de cette ville, il eut occasion de parler par réitérées fois à Napoléon, et il vit même le lieutenant autrichien fait prisonnier par le premier Consul. Ces mêmes détails et les suivants furent consignés dans les feuilles publiques de la Suisse.

blique et du monde entier ; il répondit naïvement : Je n'en sais rien moi-même ; il est de ces moments dans la vie où l'on se trouve si étourdi, si aveuglé que l'on ne sait ce qu'on fait. D'ailleurs je ne le connaissais point pour le généralissime, sous son habit gris et son chapeau bordé sans panache, et j'étais loin de soupçonner que je le rencontrerais presque seul sur ces horribles rochers, moi qui le croyais si loin de là ainsi que son armée. Il est vrai que parfois, pendant notre conversation, je croyais apercevoir quelque ressemblance entre sa figure et le portrait de Bonaparte qu'on trouve dans la plupart des maisons en Italie ; mais nous ne pouvions concevoir, malgré les bruits publics, qu'il osât se hasarder de passer le Grand-St-Bernard par ces temps affreux, avec une armée et surtout une artillerie que je viens de voir traverser cette montagne par des chemins dont les difficultés surpassent toute imagination. Aussi comptais-je bien arriver à Châtillon et à la Cité d'Aoste, sans découvrir aucun français. Au reste j'étais si harassé de fatigue et de faim, n'ayant mangé depuis cinq jours que quelques pommes de terre et quelques morceaux d'un pain détestable que je trouvais çà et là chez de pauvres paysans, que je n'avais plus ni force ni énergie, de même que mes soldats, et que j'éprouvais même une sorte de plaisir secret en pensant que je serai

fait prisonnier au premier instant où je vis ces généraux français que je crus d'abord suivis de leur armée. On lui demandait ce qu'il aurait fait s'il eût su qu'il parlait à Bonaparte. Oh ! pour lors, voyant qu'aucune troupe ne me suivait, répondit-il, j'aurais recueilli toutes mes forces, j'aurais ranimé mes soldats, je l'aurais enlevé avec sa petite suite, traité avec tous les égards possibles, et probablement j'aurais été assez heureux pour le conduire à mon corps, parce que connaissant déjà ces chemins où je pouvais être soutenu par les paysans, j'avais en outre une demi-heure d'avance sur les grenadiers français qui, dans la recherche de leur chef, auraient difficilement pu découvrir quelque trace de la route que j'aurais prise avec lui.



NOTES.

NOTES

RELATIVES

AUX

QUATRE ÉPOQUES

DONT IL S'AGIT DANS CET HISTORIQUE.

La Note suivante est relative à l'Introduction, page VIII.

I.

On remarque depuis quelques années des progrès étonnants dans tous les genres. Les arts libéraux comme les arts mécaniques sont arrivés à un degré de perfection peu ordinaire. Les états sardes, grâces aux encouragements qui émanent du Pouvoir, ne le cèdent en rien à cet égard aux autres nations de l'Europe. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les différents établissements de la capitale. On verra que la musique, la peinture, la sculpture, les manufactures de toute espèce, l'art de fondre

et de travailler les métaux, sont cultivés à Turin avec le meilleur goût. Dans le séjour de plusieurs mois que je viens de faire dans cette élégante ville, j'en visitai en détail les divers ateliers, et je fus frappé de son état de progression rapide dans tous les arts, ainsi que du bon goût, de l'élégance, de la politesse, de la bonté et de l'amabilité de ses habitants. J'y admirai surtout la noble émulation qui existe entre les jeunes gens pour les sciences. Une chose que j'y remarquai entr'autres, c'est que toutes les classes tant civiles que bourgeoises professent un respect spécial pour les ecclésiastiques. Là le costume clérical est un titre de recommandation pour celui qui en est revêtu. Cette seule considération suffirait pour prouver qu'une philosophie impie et immorale qui déverse le ridicule sur ce qu'il y a de plus sacré, n'y compte point de prosélytes, et que de solides principes de mœurs et de religion caractérisent les Turinais.

Notes relatives à la Première Époque.

II.

Les Garocelles habitaient les vallées de Viù, de Lanze, de l'Orcus aux environs de Cérésole, au levant de Tignes et de la Maurienne.

III.

La colonne Joux *Columna Jovis* (aujourd'hui le Petit-St-Bernard) fut ainsi appelée, parce qu'on y avait érigé une colonne en pierre d'un seul bloc de granit, qu'on y voit encore et qu'on avait surmontée d'une statue de Jupiter. Les anciens peuples l'avaient d'abord dédiée au dieu Penn, et les Romains la consacrèrent à Jupiter. Il paraît que ces derniers avaient formé quelque établissement sur cette montagne : car, outre la colonne, on y a découvert une espèce de cirque assez spacieux, les ruines d'un bâtiment construit en briques, et dans un amas de pierres, le restant d'une colonne et une portion d'un chapiteau d'ordre corinthien (Roche).

Quelques uns croient que la colonne Joux est une de ces bornes rondes que l'Empereur Auguste fesait planter dans les lieux les plus élevés des provinces de l'empire, lorsqu'il fit mesurer l'étendue des terres qui en dépendaient.

IV.

Hellia : on appelle ainsi le torrent qui traverse la Valleise, ainsi dite des mots *Vallis Hellesiæ.* Ce torrent prend sa source près du Mont-Rose.

V.

.... *Quas (Alpes) nemo unquàm cum exercitu antè eum (Annibalem) præter Herculem Graïum transierat, quo facto is hodiè saltus Graïus appellatur. (De vitâ Annibalis).*

VI.

Hercules Alpium invicta juga.... transcendit (l. 23).

VII.

Alpibus aereis ubi Graïo nomine, vulsæ
Descendunt rupes, nec se patiuntur adiri,
Est locus Herculeis aris sacer.

VIII.

His (Alpibus Graïis) Herculem transisse memorant.... indè tracto nomine (l. 3 c. 17).

IX.

D'autres prétendent que le mot *Graies* dérive du celtique *Grau* qui signifie *blanche*.

X.

En 1707 le Conseil Municipal de cette ville

fit opérer des fouilles aux environ de St-Martin de Corléan, où l'on voyait encore d'anciens vestiges d'habitation. On y trouva des vases en poterie et plusieurs autres objets de ménage.

XI.

Je n'ai encore pu trouver nulle part l'étymologie du mot *Salasse*. Ne dériverait-il point du mot celtique *Saal* qui signifie lieu d'assemblées, par allusion peut-être au mode des assemblées des Salasses, ou au mode de la construction des maisons communes où ils s'assemblaient? Ou ne dériverait-il point de *Sala*, nom de plusieurs fleuves, ou de *Salacia*, femme de Neptune?

XII.

Le mot *Tauriscus* (Taurinien) du celtique *Taur*, signifie habitant des montagnes. On appelait aussi de ce nom les habitants des Alpes Noriques.

XIII.

Le mot *Liguri* (Liguriens) signifie hommes de mers. Il est probable qu'une colonie de Liguriens passa de l'Italie au de-là des Alpes, et alla s'établir en France, en Espagne. . . .

XIV.

On a connu sous le nom de Celtes et Gaulois les premiers habitants de l'Europe, antérieurs aux anciennes émigrations des Grecs.

XV.

Les premiers peuples qui passèrent en Europe, ne purent que venir de l'Orient en suivant pour ainsi dire le cours du Soleil. Quelques uns de ceux qui sortirent de la Scythie, traversèrent le Tanaïs (aujourd'hui le Don) et le Danube, et s'établirent dans la Pannonie et dans l'Illyrie, d'où leurs descendants passèrent en Italie.

XVI.

L'arrivée des Étrusques en Italie fut précédée de celle des Pélasges, ancien peuple grec. Valleïus Paterculus dit qu'après la mort de Pyrrhus, fils d'Achille, Tirrénus conduisit une colonie d'Étrusques en Italie environ en 992 avant J. C.

XVII.

Les Étrusques étaient très puissants sur terre et sur mer. Ils étaient alliés des Phéniciens qui y avaient envoyé quelques colonies. Ils le furent

ensuite des Carthaginois. Ils cultivaient avec goût tous les arts, et l'on présume que pour cela ils avaient emprunté des Égyptiens la théorie et la pratique de leurs usages.

XVIII.

La mer Adriatique a été ainsi appelée de la colonie Adria, colonie des Étrusques; et la mer de Toscane, soit mer Tirrénienne, est ainsi dite des mêmes Étrusques soit Toscans, ou de Tirrénus, chef de leur colonie.

XIX.

M. Albanis-Beaumont conjecture que Sallanches, ville du Faucigny, pourrait bien être une colonie de Salasses.

XX.

Cette langue subsiste encore dans le nord du pays de Galles, dans la Basse-Bretagne, en Irlande, dans les îles du Mans et d'Anglesey, et en Biscaie.

XXI.

Villas habitabant non septas mœnibus : appa-

ratuum omnium prorsùs expertes erant. In terrâ super strato gramine dormiebant. Vescebantur carne. Bellicas solummodò res atque agriculturam exercebant ; et simplicem vitam viventes neque scientiis neque aliis artibus operam dabant. Divitias suas in auro et pecudibus habebant : quia hæc sola, cùm ferret necessitas, quocumque liberet, facilè transferri possent.

Amicitiis comparandis maximum quisque studium adhibebant : quippè is maximè pollens inter eos putabatur, qui factiosis abundaret. . . (Polybius, l. 3).

XXII.

Le mot *Alpes* est celtique d'origine. On disait d'abord *Olbe* et *Olpe*. Ce mot signifie une haute montagne. Sulpicius, commentateur de Lucain, le dérive du mot sabin *Alpho* qu'on traduisit en latin par *Albus*, blanc.

XXIII.

Le mot *Gaulois* signifie étrangers, voyageurs.

XXIV.

Avant l'ouverture de Pierre-Taillée on passait pour venir de la Valdigne à Aoste, par Avise,

St - Nicolas et Sarre, où l'on voit encore des traces d'un ancien chemin.

XXV.

Pline remarque la force du vinaigre pour rompre des pierres et des rochers (l. 23 c. 1). Aussi l'appelle-t-il : *Succus rerum domitor* (l. 33 c. 2). — Dion, en parlant de la ville d'Éleuthère, dit qu'on en fit tomber les murailles par la force du vinaigre (l. 36). Les Vénitiens prirent aussi de cette manière la ville de Zara, (Histoire de Venise, par Langier, t. v, p. 313).

Un écrivain fait à ce sujet une remarque. Ce n'est pas, dit-il, que le vinaigre n'ait la force de diviser des matières dures, mais c'est une action lente dont les voyageurs et les conquérants n'ont garde d'attendre le produit.

XXVI.

Avant qu'on eût pratiqué ce passage, on traversait, dit-on, la hauteur des montagnes de Verd, de Champorcher, de Fénis et de St-Marcel. Des vestiges de pavé et de route qu'on y découvre, donnent quelques probabilités à cette tradition.

XXVII.

L'ouverture de Bard est attribuée à l'Empereur Néron (Monseigneur della Chiesa).

XXVIII.

Polybe évalue à 8400 stades la distance de Carthagène aux plaines qui bordent le Pô. Vingt stades font un peu plus d'une lieue.

XXIX.

Clavalité est une jolie petite vallée que j'ai parcourue : elle est encaissée dans les montagnes de Fénis. Sous le règne de Charles III, Duc de Savoie, les nombreuses troupes qui occupaient le Pays d'Aoste, tiraient le sel de cette Vallée.

Notes relatives à la Seconde Époque.

XXX.

Le mot *Ivrée*, en latin *Eporedia*, dérive selon Pline du gaulois *Eporedicas*, qui signifie dompteurs de chevaux.

XXX *(bis)*.

Les confins du Pays des Centrons étaient : au levant, la sommité des Alpes Grecques ; et au couchant, la rivière d'Arly, près de l'Hôpital (aujourd'hui Albertville). Des Alpes Grecques

à Arly, il y avait quarante-six milles romains anciens, d'après une table dressée sous l'un des Antonins, vers l'an 150 de l'ère chrétienne (Roche).

XXXI.

Les Frères de Ste-Marthe ont tort de dériver ce nom du mot *Ostium, ut ultimus Italiæ terminus*. Auguste donna son nom à la Cité d'Aoste, comme Térentius Varron, son général, le donna à la Tarentaise.

XXXII.

Les peuples de la Gaule Cisalpine, à l'instigation de César, demandèrent à être reçus au nombre des citoyens romains, et l'obtinrent peu de temps après par concession des Triumvirs. Au temps d'Auguste, toute la Péninsule Italique ne comptait que des citoyens romains (Charles Botta).

XXXIII.

Du temps des Romains la partie occidentale de la Savoie fesait partie de la Gaule Viennoise, et l'orientale qui comprenait la Tarentaise, le Valais et le Val d'Aoste, formait la province des

Alpes Grecques et Pennines, qui, selon Ptolomée, avait pour chef-lieu Darentesia (Jean-Louis Grillet).

XXXIV.

Je ne sais absolument sur quel fondement quelques uns prétendent que s. Pierre lui-même prêcha l'Évangile dans la Cité d'Aoste.

Notes relatives à la Quatrième Époque.

XXXV.

D'après une opinion émise par MM. les Chevaliers Cibrario et Promis, Humbert *aux blanches mains* serait fils de Manassé, Comte de Savoie et de Nyon, et d'Ermengarde qui, après la mort de Manassé, épousa Rodolphe III Roi de Bourgogne, oncle de Conrad II dit *le Salique*.

XXXVI.

Voici à ce sujet l'extrait de l'acte de fondation dont il s'agit ici : *Pro animabus charissimorum Dominorum nostrorum Philippi, quondam Comitis Sabaudiæ, et Thomæ patris Domini Amedei Comitis qui nunc est, cujus Domini Thomæ*

corpus in nostrâ infrascriptâ ecclesiâ (Cathedrali) requiescit.

XXXVII.

On a toujours admiré l'esprit de sagesse, de modération et d'équité qui a présidé à la rédaction de tous les Codes élaborés sous l'influence des Souverains de Savoie. Ils se sont toujours appliqués à assortir leurs lois aux besoins des peuples et aux exigences raisonnables des temps.

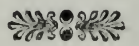
Le Duc Amédée VIII conçut le premier le projet de réunir les lois éparses de ses devanciers, sous le nom de *Statuta Sabaudiæ.* Ces statuts sont le répertoire le plus authentique et le plus curieux que l'on puisse consulter sur la civilisation du quinzième siècle. Quoique inviolablement attachée à l'Église, la Maison de Savoie a constamment professé un esprit de tolérance.

Aussi pendant qu'en d'autres pays les Juifs (du temps d'Amédée VIII) étaient indignement dépouillés, les frères de ces malheureux rencontraient en Savoie des lois protectrices : « Les » Juifs ne seront point attirés à la Foi, malgré » eux. . . . Ils ne seront ni frappés, ni offensés » ; c'est ce qu'on lit dans les statuts d'Amédée VIII, d'accord en cela avec les dispositions du Code Charles-Albert, où il est dit : « La Religion » catholique, apostolique et romaine est la seule

» Religion de l'État.... Les autres cultes qui » existent dans l'État, ne sont que tolérés ».

Plusieurs des successeurs d'Amédée VIII publièrent aussi divers statuts. Mais Victor-Amédée II, premier Roi de Sardaigne, résolut de donner un nouveau jour à la législation de Savoie. Et à cet effet il publia *les Constitutions générales* en 1723 et 1729. Charles-Emmanuel III son successeur promulgua aussi en 1770 ses *Lois* et *Constitutions* qui eurent un succès complet.

Enfin, en 1837 parut le *Code Civil pour les États de S. M. le Roi de Sardaigne*. Ce Code, dit un écrivain français, a justifié l'attente du peuple, et s'est montré digne de la haute pensée du Monarque.



TOPOGRAPHIE

DU

Pays d'Oste.

TOPOGRAPHIE

DU

PAYS D'AOSTE.

Le Pays d'Aoste est une longue vallée située au nord des états sardes en terre ferme, dont il forme une des huit divisions. Il est borné à l'est par la Valsesia, la province de Bielle et une partie de celle d'Ivrée ; au sud, par une autre partie de cette dernière et par une partie de la vallée de Tigne ; à l'ouest, par la Tarentaise et le Faucigny ; et au nord, par le Valais. Il est placé entre le 45.me et le 46.me degré de latitude, et entre le 4.me et le 6.me de longitude du méridien de Paris. Les Alpes Graies lui servent de boulevart au couchant, comme les Alpes Pennines, au nord. Cette Vallée est une des plus considérables entre les vallées qui bordent le Piémont sur ses frontières au nord. Placée à l'instar de toutes les autres vallées dans les Alpes

au levant de leur chaîne centrale, elle se prolonge dans la direction du sud-est au nord-ouest par une étendue d'environ 28 lieues communes de France sur 8 à 10 lieues dans sa plus grande largeur.

Une rivière dite *la Doire* longe, mais obliquement, toute la Vallée d'Aoste de l'ouest au sud-est. Cette rivière prend le nom de Doire Baltée, dès qu'elle associe ses eaux à celles du Buthier, torrent qui prenant sa source en partie au lac du Grand-St-Bernard, et en partie sous les glaciers des deux vallons de Valpelline, se jette dans la Doire à une petite distance de la Cité d'Aoste au sud-est.

Quatre principales sources donnent naissance à cette rivière. La première sort du lac Rutor au midi de La-Thuile. Ce lac est alimenté par des glaciers énormes qui semblent présenter l'image d'une vaste mer de glace. C'est là que beaucoup de voyageurs vont contempler la nature dans sa sublime horreur.

La seconde sort d'un petit vallon au nord de l'hospice du Petit-St-Bernard, et se joint à celle de Rutor à peu de distance de l'église de La-Thuile, après avoir traversé le gouffre de Pont-Serran.

Les deux autres sources de la Doire sont dans la vallée de Courmayeur. La première est formée par les glaciers de l'Allée-Blanche, et alimente le lac des Comballes. La seconde sort de la gorge de Ferrex à peu de distance des limites du Valais, et vient se joindre à la première : et toutes les deux vont se réunir un peu au-dessous de Pré-St-Didier à celles qui descendent de La-Thuile. Ces quatre sources ainsi réunies prennent le nom de Doire qui reçoit ensuite celui de Doire Baltée, dès que ses eaux se confondent avec celles du Buthier, ainsi qu'on l'a déjà dit.

Cette rivière reçoit dans son cours le long de la Vallée, le tribut des eaux de plusieurs torrents latéraux. Tels sont entr'autres celui de Valgrisanche, celui de Cogne, celui de Fénis, celui de Valtournanche, celui d'Ayas et de Brusson, celui de Champorcher, et celui de la Valleise. Tous ces torrents doivent leur naissance aux glaciers qui couronnent les sommités des montagnes.

La Doire ainsi grossie court à travers le Canavez, mouille en passant les murs de la ville d'Ivrée, féconde de ses eaux une partie des campagnes du Verceillais, et s'embouche entre Crescentin et Verrue dans le fleuve du Pô qui va lui-même se jeter dans la mer Adriatique.

La Vallée d'Aoste se divise en plusieurs vallées secondaires, dont les principales sont : la Valleise au nord-est ; les vallées de Challand, de Valtournanche et de Valpelline au nord; la vallée de Valgrisanche au sud-ouest ; et celles de Valsavaranche, de Cogne et de Champorcher au sud.

De hautes montagnes, la plupart couvertes de neiges éternelles, dominent ces vallées, et présenteraient un vaste champ d'observations à l'étude du naturaliste.

Le sol de la Vallée d'Aoste est en général léger, aride et graveleux. La silice y domine surtout, et le rend, par sa nature, peu propre à la conservation de l'humidité produite par les pluies ou l'irrigation. Les pluies y sont peu fréquentes. On s'efforce à y suppléer par l'arrosement. Mais on sait que l'arrosement n'obtient pas pour les terres le même résultat que la pluie. Celle-ci favorise bien plus leur fertilité. Les pluies semblent devenir depuis quelques années de plus en plus rares dans ce Pays : et c'est pour nous une calamité de plus. Ce défaut de pluie ne doit-il point être attribué à la destruction toujours croissante de nos forêts ? Pour moi je ne puis en douter. Et si de sages mesures n'arrêtent pas promptement la dépopulation des forêts de cette Province, outre la cherté du bois

qui écrasera nos bons campagnards, un ciel d'airain pèsera sur nos terres, et le plus sombre avenir nous est réservé.

On sait que les forêts provoquent le gaz oxigène, alimentent l'humidité, concentrent les vapeurs et les nuages qui ensuite se métamorphosent en pluie bienfaisante. Je me souviens d'avoir lu quelque part que dans certaine partie de l'Égypte il pleuvait assez souvent, il y a quelque siècle; mais que, depuis que les forêts environnantes avaient été dépeuplées, la pluie n'avait plus fécondé ces contrées. La trop grande quantité de bois et de forêts, il est vrai, est nuisible à un climat, mais leur absence totale ou presque totale ne l'est pas moins. La Junte de Statistique de cette Province devrait à ce sujet faire les représentations qu'elle jugerait convenables. Ce serait un bienfait insigne rendu aux générations présentes et aux générations futures de ce Pays.

Une partie du sol de cette Vallée ne peut être susceptible de culture, attendu les glaciers énormes, les neiges, les rochers arides et escarpés qui les couvrent. Une moitié seulement de la Vallée peut être de quelque produit à ses habitants : et dans cette moitié il faut distinguer deux classes principales de terrein. L'une n'offre

que des pâtis absolument incultes, propres uniquement à la pâture des bestiaux. L'autre est celle des terres en culture, ou susceptibles de l'être, comme prés, champs et vignes, et celle-ci ne forme que le quart de la Vallée.

Parmi les montagnes qui cerclent cette Vallée, il y en a de remarquables par leur élévation. Entre celles-ci doivent surtout figurer le Mont-Blanc qui confine aux montagnes de Courmayeur, et qui est élevé au-dessus du niveau de la mer de 14,762 pieds, le Grand-St-Bernard élevé de 10,327 pieds, le Mont-Cervin élevé de 13,851 pieds, le Petit-St-Bernard élevé de 6,584 pieds, et le Mont-Rose élevé de 14,196 pieds.

Une route charretière traverse la Vallée depuis le Pont-St-Martin jusqu'à Pré-St-Didier. Rien ne serait plus avantageux au commerce de ce Pays que la continuation de cette route par le Grand et le Petit-St-Bernard.

La route de Pré-St-Didier à St-Martin offre mille perspectives diverses au voyageur : il est difficile de rien trouver de plus pittoresque.

A Pré-St-Didier l'horizon est sombre et resserré. Presque de tous côtés des montagnes et d'affreux rochers attristent la vue. Rien cependant de plus

propre à distraire le physicien, le philosophe, le haut fonctionnaire, que le séjour de Pré-St-Didier surtout dans la saison des bains. Tout en sortant de Pré-St-Didier au levant, l'horizon se développe, et bientôt les yeux se promènent en liberté sur les campagnes de Morgex et sur le magnifique coteau de La-Sale. Mais ce coup d'œil ne dure que l'espace de deux lieues, et vous voilà ensuite enfoncé dans un défilé étroit qui n'offre à vos yeux que des rochers nus et quelques arbres. Parvenu sur la rive droite de la Doire, vous côtoyez les dépendances de deux ou trois Communes jusqu'à Villeneuve. Durant cet intervalle on jouit de quelques échappées de vue sur les monts et les collines opposés, et sur la Vallée qui se dilate à mesure qu'on descend.

Arrivé à Villeneuve, on passe sur un pont assez solide, et on a de nouveau, comme en sortant de Pré-St-Didier, la Doire à sa droite. Ici l'œil est réjoui à la vue de superbes vignobles et de belles prairies. Cette perspective se soutient à peu près jusqu'au de-là du Bourg de St-Pierre. De St-Pierre à Sarre, l'hémicycle de route qui sépare ces deux Communes, présente à droite le spectacle des belles campagnes des Aimavilles et du magnifique château de M. le Chev. Comte de la Rocca qui les domine d'une hauteur moyenne. A gauche la vue est obstruée par un roc

perpendiculaire qui borde la route et qui se prolonge de plusieurs minutes, mais elle se repose avec plaisir sur l'élégant château de Sarre qui se présente en face en descendant.

A Sarre, la Vallée s'élargit progressivement jusqu'à la Cité d'Aoste, et présente un bassin des plus intéressants. Ses deux versants au nord et au midi offrent une superbe perspective de prés, de champs et de vignes, couronnée d'épaisses forêts de sapins et de mélèses, d'où s'élancent par intervalle des saillies de rochers et des pics sourcilleux et tout-à-fait pittoresques. Le même horizon se prolonge à quelques quarts de lieue au de-là d'Aoste ; mais il se resserre près de Villefranche, d'où il se retrécit encore jusqu'aux environs du Bourg de Nus, où il se dégage de nouveau jusqu'à Chambave. Ici le voyageur fatigué doit faire halte pour se rafraîchir au moyen d'une bouteille de l'excellent vin blanc qui s'y cultive, si connu sous le nom de vin blanc, soit muscat de Chambave.

Depuis les environs de Chambave jusqu'à une demi-lieue au de-là, la Vallée se resserre de nouveau. Mais en approchant du Bourg de Châtillon, la scène change : le beau château de Madame de Chaland s'offre le premier à la vue, et présente dans ses alentours une perspective

ravissante et difficile à décrire, jusqu'au de-là du Bourg de St-Vincent. A une demi-lieue de ce dernier Bourg, commence une descente ombragée de châtaigniers et de noyers d'un fort quart de lieue. Cette descente n'est que le prélude de celle de Mont-Jovet. Celle-ci n'offre rien que d'effrayant à l'œil du voyageur. S'il élève ses yeux à droite, il a pour spectacle une agglomération de monts pyramidaux qui se perdent dans les nues. S'il les abaisse, il plonge dans un gouffre profond où la Doire en fureur brise avec fracas ses eaux contre les débris des rochers qui sans cesse se détachent des monts latéraux. A gauche et au-dessus de lui, il est comme écrasé par une énorme montagne qui surplombe au-dessus de sa tête, et dont de grocs blocs semblent à chaque instant se détacher pour se précipiter sur lui. Ici la route est taillée dans le roc vif, et signale l'ouvrage d'un grand Prince, bienfaiteur de ses sujets.

On se hâte pour s'arracher à ce théâtre d'horreur. Bientôt après, l'horizon s'ouvre de nouveau, se retrécit ensuite et s'ouvre encore : et dans ces alternatives vous arrivez par mille sinuosités au Bourg de Verrès acculé dans un angle à l'extrémité de deux chaînes de montagnes séparées par le torrent qui descend des glaciers d'Ayas et de Brusson. Le coup d'œil dont on jouit en

sortant de Verrès, se prolonge à peu près jusqu'aux environs de Bard, où le Fort fixe d'abord l'attention du voyageur.

A Bard, la Vallée semble être en travail et ne laisse qu'une ouverture étroite et anfractueuse pour le passage d'un charriot un à un. On s'y trouve affaissé comme la nature. Cette espèce de gorge se prolonge jusqu'à Donnas, d'où enfin la Vallée se déchire et se dégage insensiblement jusqu'à St-Martin, des entraves de la nature, pour s'en affranchir entièrement à mesure qu'on approche d'Ivrée.

Du Pont-St-Martin à Pré-St-Didier, l'œil se récrée de temps en temps à la vue des anfractuosités des montagnes qui longent la route à droite et à gauche, et à la vue surtout de plusieurs châteaux épars çà et là, et de tours crénelées qui sont là pour rappeler à la mémoire l'histoire de la Féodalité et des Seigneurs du moyen âge, dont on croit encore y voir errer les ombres (1).

Quoique l'étendue de la Province d'Aoste soit

(1) Je me propose, dans un ouvrage à part sur les mœurs des Valdôtains, de donner beaucoup plus de détails à l'aperçu que je viens d'esquisser sur les vues que présente la route de Pré-St-Didier à St-Martin.

assez considérable, sa population est loin d'y correspondre. Elle ne compte aujourd'hui qu'environ soixante-quinze mille habitants. Elle est composée de soixante-treize Communes et de sept Mandements dont les chefs-lieux sont : Aoste, Châtillon, Donnas, Gignod, Morgex, Quart et Verrès. On y compte quatre-vingt-cinq Paroisses.

Les Valdôtains sont en général robustes, vigoureux, très aptes pour les travaux de la campagne. Ils ne manquent pas d'aptitude aux sciences, mais leur talent se trouve paralysé par le défaut de moyens de le cultiver. Fermes, constants dans leurs principes, ils trahissent rarement leur caractère. La civilisation, il est vrai, n'a pas encore fait de grands progrès chez eux, mais ils rachètent ce défaut par une intégrité de mœurs qu'il est rare de trouver ailleurs. Leur probité ne se dément point. Ils sont doux et pacifiques. Une teinte de timidité est leur nuance caractéristique. Fixes dans leurs habitudes, toute innovation les exaspère. Leur fidélité à leur Souverain comme à la religion qu'ils professent, est inaltérable. Tendres, sensibles, compâtissants, ils ne se refusent à aucun sacrifice, dès qu'il s'agit de secourir un malheureux. On leur reproche de ne pas aimer l'étranger qui vient se fixer dans leur Pays. Mais ce n'est que lorsque celui-ci

montre par ses procédés qu'il ne les aime pas lui-même : et en ce cas ils suivent la maxime de la fable du renard et de la cigogne : *Par pari refertur*.

Le crétinisme et le goître autrefois assez répandus dans cette Vallée, disparaissent de plus en plus : et il faut espérer que bientôt on n'en verra plus aucun vestige.

Aoste, capitale de la Province, possède un siége épiscopal dont l'origine remonte au quatrième siècle. L'Évêque d'Aoste est suffragant de l'Archevêque de Chambéry. L'évêché mérite d'être visité. On y voit dans un vaste salon le portrait de tous les Évêques qui ont siégé dans ce Diocèse. Ces portraits sont d'une main habile. On y voit aussi les portraits de tous les Souverains de la Maison de Savoie, ainsi que la carte topographique du Pays. Le tout est peint à fresque sur les murs du salon.

La Cité d'Aoste a deux Chapitres, celui de la Cathédrale et celui de la Collégiale. S. M. Charles-Albert vient d'ajouter au Chapitre de la Cathédrale un lustre qui l'honorera à jamais, en nommant à l'Archevêché de Sassari en Sardaigne, un de ses membres dans la personne de M. le Prévôt Varesini, qui a emporté les regrets sin-

cères et bien mérités non - seulement des deux Chapitres, mais encore de tout le Clergé Valdôtain et des autres habitants de cette Province.

La Ville d'Aoste a un collége où les élèves peuvent faire un cours complet de toutes les classes depuis la Sixième jusqu'à la Philosophie et la Théologie inclusivement. Ce collége est depuis quelques années sous la direction des RR. PP. de la Compagnie de Jésus. On sait combien cette célèbre Compagnie excelle dans l'art de former les jeunes gens aux sciences et à la vertu.

Cette Ville a en outre l'avantage de posséder les Frères de la Doctrine Chrétienne dont la haute influence sur la moralité des enfants dont ils dirigent les premiers principes, est si universellement sentie.

Elle possède aussi un Corps de Religieuses dites *Sœurs de St-Joseph*. L'éducation des jeunes filles leur est confiée. L'expérience a suffisamment prouvé que l'éducation de la jeunesse ne saurait être mieux confiée qu'à des personnes qui, par état et par principes, professent la religion qu'elles sont chargées d'enseigner, et qui seule peut faire des citoyens utiles en leur inspirant l'amour de la vertu. Déjà plusieurs

Gouvernements de l'Europe ont senti cette verité et l'ont adoptée dans la pratique.

Le climat du Val d'Aoste est très favorable à la santé. Les étrangers s'en trouvent très bien. La grêle ravage rarement ce Pays ; mais les gelées blanches du printemps et la neige hors de saison y font beaucoup de mal. Il n'est pas rare d'y voir tomber la neige au mois de mai.

Le terrein y est assez fertile, mais il exige beaucoup d'engrais. Ses principales productions sont : vins, pâturages, noix, châtaignes, amandes, pommes de terre, blé, avoine, maïs. Les fruits des arbres y sont excellents. Ses principaux objets d'exportation consistent en fromage, bestiaux, cuirs, fer, vins. Parmi ceux-ci le vin clairet et le vin blanc, soit le muscat de Chambave, occupent incontestablement le premier rang qu'ils méritent en effet. Les meilleures localités vinifères de Chambave sont : La Gianoda, la Méia, Pigliolet, Les Clapey et Champlan. Le vin muscat dont il est parlé ici, ne serait-ce point le *vinum ex uvâ Apianâ* dont parle Pline ?

Les eaux de St-Vincent, de Courmayeur, et les bains de Pré-St-Didier, reconnus si efficaces par les étrangers qui y accourent tous les ans en foule, sont trop célèbres pour que je doive en parler.

On trouve dans cette Vallée plusieurs minières de fer, de cuivre, de manganèse, et même d'or et d'argent.

Des faisans, des perdrix, des grives d'excellentes qualités, abondent dans ses forêts. Les bouquetins, à cornes colossales, aujourd'hui en fort petit nombre, et les chamois bondissent sur ses montagnes.



NOTICE

SUR

Les Anciens Monuments.

NOTICE

SUR

Les Anciens Monuments

QUE RENFERME

LE PAYS D'AOSTE.

Les principaux monuments d'antiquité que renferme le Pays d'Aoste, se trouvent dans la Ville d'Aoste, capitale de la Province de ce nom.

Cette Ville est située dans une plaine agréable et fertile sous le 5° et quelques minutes de longitude du méridien de Paris, et le 45° 46′ de latitude, à peu près au centre de la Vallée, au couchant du torrent du Buthier, et sur la rive gauche de la Doire dont elle est éloignée d'un petit quart de lieue. Elle est au point de jonction

des vallées des Alpes Graies et Pennines, soit de la vallée qui conduit en Savoie par le Petit-St-Bernard, et de celle qui conduit en Valais par le Grand-St-Bernard. C'est là aussi que s'embranchent les routes du Grand et du Petit-St-Bernard, et celle qui conduit dans l'Italie.

Extrait d'une relation d'un Voyageur Français sur la Cité d'Aoste où il arriva au mois de juillet 1829. *Cette relation a été insérée au Journal du Moniteur des Villes et des Campagnes* (1.er avril 1836).

....La Cité d'Aoste est une ville bien située, d'un aspect riant, surtout quand on vient du côté du Grand-St-Bernard.... Cette Cité toute parée, toute jolie, au milieu de sa verdure et de ses fraîches fontaines qui se jettent dans la Doire, occupe le point principal du Val d'Aoste... L'on se ferait difficilement une idée de l'effet que produit l'aspect gracieux d'Aoste, quand on débouche brusquement de la Vallée; cette Ville aux ombrages frais, aux maisons blanches du milieu desquelles s'élèvent graves et imposants les restes nombreux des monuments romains et les tours crénelées du moyen âge qui la décorent, est pour le voyageur fatigué qui vient de faire à pied les sept lieues qui séparent Aoste de l'hospice

du Grand-St-Bernard, un bouquet de plaisirs au milieu du désert. . . .

Les rues d'Aoste sont arrosées par un ruisseau qui répand une délicieuse fraîcheur. . . La physionomie des habitants exprime la douceur et la bienveillance. Ils sourient à l'étranger, et s'empressent de lui indiquer les monuments qu'ils supposent devoir exciter sa curiosité.

La Cité d'Aoste est calme et tranquille, et la nuit silencieuse peut y effacer bien des fatigues. Le lendemain de mon arrivée, la Ville avait un air de fête, c'était un dimanche; de gracieuses jeunes filles aux portes de l'église offraient des fruits bien choisis qu'elles portaient dans de petites corbeilles de forme élégante. La foule est grande aux Offices de la Cité d'Aoste; elle couvre le parvis du temple, à genoux sur la pierre, fervente à la prière comme au moyen âge : on s'aperçoit là que l'on se rapproche du centre du catholicisme. . . .

Voici l'amphithéâtre où le peuple applaudissait le gladiateur qui savait succomber avec grâce. Là sont morts sublimes pour leur foi si pure et si noble, des chrétiens poursuivis par ceux dont ils dérangeaient la somptueuse existence, eux qui annonçaient la délivrance, eux qui proclamaient la vérité au milieu de l'esclavage et du mensonge; je crois entendre leurs chants sacrés qui se mêlent aux cris des bêtes féroces, aux

imprécations insensées d'un peuple abruti par le despotisme....

L'aspect de ces restes d'amphithéâtre, de cette arène fertilisée par le sang, avait rempli mon ame des plus douloureuses mais des plus nobles pensées. Je m'éloignai de ces lieux avec tristesse; peu à peu cette impression s'effaça. La riante Cité d'Auguste avec son air pur, ses Alpes couvertes de neiges qui la dominent, ses prés, ses vignobles qui l'entourent, et sa Doire qui serpente dans la Vallée, et ses guirlandes de feuillage qui la décorent, ramena mon esprit vers des pensées plus gracieuses et plus douces. Je croyais voir errer dans ces lieux poétiques les grandes ombres d'Auguste, de Virgile, d'Horace, et toute la cour du dominateur du monde; car ces lieux charmants lui étaient chers.

En partant pour Courmayeur, combien de fois mes regards se portèrent vers l'aimable Cité! Adieu à ses clochers pittoresques, adieu à ses monuments, adieu à la Ville, fière de ses débris romains qui attestent sa splendeur passée, coquette au bord de sa jolie rivière, au sein de sa fraîche verdure. *(Ici finit la relation du Voyageur Français).*

Cette Ville est bâtie à l'endroit même où le Général Varron plaça son camp, quand par l'ordre de l'Empereur Auguste il vint dans cette

Vallée pour soumettre les anciens Salasses qui l'habitaient, ainsi que je l'ai dit dans l'Historique ci-devant. Elle présente sur ses quatre côtés les débris des remparts romains. Ces murs de la hauteur moyenne de 4 à 5 mètres, formaient un parallélogramme à angles droits dont la longueur de l'est à l'ouest est de 384 toises (la toise est de 6 pieds), et la largeur du sud au nord de 286 toises; ce qui embrasse une étendue totale de 109824 toises, qui était précisément celle du camp de Varron. Le noyau de ces murs est composé de gros cailloux de rivière granitiques et micacés, fendus par l'ouvrier, et jetés presque sans art dans une couche abondante de mortier fait avec d'excellente chaux et de sable grossier que le temps a durci presque au même degré que la pierre.

L'extérieur de ces remparts était un revêtement de pierres de taille, tufs et poudingues granitiques, surmonté d'un cordon saillant, mais qui a disparu au moyen âge. Ces pierres ont été employées à la construction d'anciennes tours et même de maisons.

Les quatre angles des mêmes remparts étaient flanqués de quatre tours qu'on voit encore en partie. La mieux conservée est celle dite *Cornière* qui sert aujourd'hui de prison.

La Ville était entourée d'un large fossé rempli d'eau. On y entrait par six portes à pont-levis, dont la principale était au levant celle dite de la *Trinité*. On l'appelait du temps des Romains *Porta Prætoria* ou *Extraordinaria*. Elle répondait en droite ligne à celle du couchant dite *Decumana*, selon la castramétation romaine.

A l'entrée de la Ville, à l'est se présente avec une majesté imposante et vraiment romaine, l'arc de Triomphe (1), élevé à l'honneur de l'Empereur Auguste, pour transmettre à la postérité la mémoire de sa victoire sur les Salasses. Cet édifice, selon la tradition, était surmonté d'une pyramide ornée de statues en grand relief, de trophées, d'inscriptions et d'autres signes de victoire (2). Aujourd'hui il ne reste que le corps

(1) C'est improprement qu'on appelle cet arc *Arc de Triomphe*. Les Romains n'ayant décerné les honneurs du Triomphe que dans Rome, on ne doit appeler *Arcs de Triomphe* que ceux qu'ils érigèrent dans cette ville ; et l'on appelle *Arcs honoraires* ceux qu'ils érigèrent hors de Rome.

(2) L'existence de ces statues et de ces trophées est contestée par les antiquaires. Un habile archéologue vient par ordre de S. M. Charles-Albert, de dresser sur les lieux mêmes le plan des principaux monuments romains qui décorent cette Ville. Son ouvrage, quand il paraîtra au jour, pourra fixer les opinions de ceux qui donnent quelque intérêt à l'étude de ces monuments.

de l'édifice décoré de corniches et fragments de bas-reliefs et de dix colonnes d'ordre corinthien, dont trois chapiteaux seulement avec leurs feuilles d'acanthe, découpées avec le plus grand art, sont encore bien conservés. En 1716 on le fit couvrir d'ardoises aux frais de la Province, pour mieux le conserver. Malgré son état de vétusté et les outrages du temps, il est encore un digne sujet d'admiration aux yeux des voyageurs et surtout des archéologues. Le crucifix qu'on voit sous sa voûte, y est depuis plusieurs siècles.

En pénétrant dans la Ville et à peu de distance de l'arc de Triomphe, soit arc honoraire, on trouve la grande porte romaine dite de la *Trinité*, dont j'ai déjà fait mention. Cette porte est parallèle à une autre, dont elle est distante d'onze mètres. Chacune présente trois arcades, dont celle du centre qui est la plus majestueuse, devait servir d'entrée à l'Empereur ou au Préfet qu'il y envoyait pour gouverner la Province. Celle à droite était destinée à l'entrée du peuple, et celle à gauche, à la sortie.

La première porte, soit celle extérieure formant la principale ligne, était recouverte d'un beau marbre gris, mais sur lequel le temps malheureusement a imprimé d'affreuses cicatrices. C'est cette porte qu'on appelait *Prætoria*. Ces

trois ouvertures se fermaient avec des herses à coulisses.

A droite de cette porte principale s'élevait avec majesté le palais qui servait de résidence au Préfet de la Province du temps des Romains: on en voit encore le long de la rue Prétorienne un superbe pan de mur à quatre étages fort élevé et orné d'arcs et de magnifiques fenêtres. Quelques uns doutent si ce pan de mur fesait réellement partie du palais du Préfet qui gouvernait cette Province.

Ce palais avait vue sur un amphithéâtre que les Romains avaient aussi élevé dans cette Ville. Ce dernier monument est presque anéanti. Il en existe cependant encore de beaux et précieux débris, ornés de marbre gris, dans le clos des religieuses de St-Joseph. On en reconnaît encore la forme ovale, les portes vomitoires, etc.

Beaucoup de souterrains, ouvrage des Romains, traversent la Ville en tout sens. Il y en a même, dit-on, qui se prolongent jusqu'au de-là de la Doire. Les plus remarquables sont ceux qui se trouvent au nord-ouest de la Cathédrale, sous le jardin de l'Archidiaconat. Ils sont à trois rangs, fort larges et élevés, avec de magnifiques portes. On peut juger par les trois côtés qui

restent, qu'ils formaient un parallélogramme. On suppose que c'était le *Forum.*

La maison archidiaconale repose sur les murailles d'un ancien temple dont on voit encore quelques traces.

Dans la maison Théologale existent aussi des vestiges d'ouvrage romain. On croit que c'étaient des bains. Il s'y trouve aussi un canal qui distribuait l'eau d'une fontaine aux différents quartiers de la Ville. On sait que, du temps des Romains, l'eau à l'usage des habitants de la Ville venait de Porrossan, au moyen de canaux de plomb, dont on trouve encore des restes dans le lit du Buthier.

En construisant en 1837, au midi de la Cathédrale, le caveau qui sert de tombeau aux Chanoines, on a trouvé une grosse pierre carrée creuse, avec une quantité de particules terreuses, de couleur rougeâtre, qu'on a d'abord prises pour du sang pétrifié. On a cru que cette pierre servait à recevoir le sang des victimes qu'on immolait pour les sacrifices. On y a aussi trouvé une pièce de tube en plomb et les vestiges d'un canal qui se dirigeait vers la maison Théologale.

On pense que la maison carrée qui se voit

sur les murs d'enceinte à la porte St-Bénin, est l'ouvrage des Romains.

On voit disséminées dans plusieurs endroits de la Ville, beaucoup de pierres sépulcrales avec des inscriptions romaines.

Divers habitants de cette Ville conservent des collections de médailles, vases, statues antiques, qu'on y trouve assez souvent, lorsque des circonstances nécessitent des excavations soit dans l'enceinte de la Ville, soit dans ses environs.

Au levant de la Ville, au centre du faubourg dit *Pont-de-Pierre*, et dans l'endroit même où passait anciennement le torrent du Buthier, on voit une assez grande partie d'un pont romain très bien conservé. Ses culées sont toutes enfoncées sous terre.

On admire de plus dans la Cité d'Aoste plusieurs belles mosaïques. La Cathédrale en a deux dans le chœur. Une représente l'année et les douze mois qui la composent; l'autre, les fleuves du Tigre et de l'Euphrate, et plusieurs espèces d'animaux.

Une superbe mosaïque se voit encore dans une écurie attiguë à la rue *Trottechien*.

En 1836, on en a aussi découvert une dans le verger de St-François, mais elle est considérablement altérée.

Au milieu de la rue dite *Croix-de-Ville*, existe une colonne de marbre grossier, surmontée d'une croix qui y fut érigée en 1541, en mémoire de la fuite de Calvin qui avait tenté, mais vainement, d'implanter dans cette Vallée ses funestes erreurs. Au bas de cette croix on lit l'inscription qui suit :

HANC

CALVINI FUGA

EREXIT ANNO MDXLI

RELIGIONIS CONSTANTIA REPARAVIT

ANNO MDCCXLI.

On voit dans un souterrain qui aboutit à la cave de la maison Théologale, de magnifiques corridors fort prolongés. A droite et à gauche, étaient les greniers publics, soit les magasins militaires où l'on déposait les grains nécessaires pour l'entretien des troupes que les Romains

fesaient stationner dans cette Vallée, et de celles qui devaient déboucher par le Grand et le Petit-St-Bernard.

Au midi de la Cité, près de la porte *Béatrix*, ainsi nommée parce que ce fut par cette porte que fit sa première entrée dans cette Ville la Dame Béatrix, fille du Comte Amé de Genève, épouse du Vicomte Godefroi de Chaland, on voit les ruines d'une ancienne tour dite *Bramafam*, où, d'après une tradition vulgaire, une femme serait morte de faim dans le quinzième siècle, d'où dériverait le nom de Bramafam (cri de la faim), que portent encore aujourd'hui cette porte et cette tour. D'autres font dériver cette dénomination d'une extrême disette ou famine qui se fit sentir dans cette Ville.

Au sud-ouest de la Cité se trouve la tour dite *de la Frayeur*, appelée aujourd'hui *Tour des Lépreux*, parce que le Gouvernement y fit loger des lépreux. C'est au sujet d'un de ceux-ci que M. le Comte De Maistre composa *Le Lépreux de la Cité d'Aoste* : ouvrage ingénieux et bien propre à exciter la compassion des ames sensibles (1).

(1) Cet ouvrage se vend à Aoste, à la librairie Lyboz; un petit volume in-8.°

Parmi les édifices moins anciens qui décorent la Cité d'Aoste, et qui méritent d'être visités, sont l'Église Cathédrale, l'Église Collégiale, l'Évêché, le Séminaire, le Palais de Justice, le Collége, le Palais Roncas, le Palais du Baron de Nus, etc.

On ignore l'époque précise de la première fondation de la Cathédrale d'Aoste. Une tradition porte qu'elle a été fondée ainsi que celle de Verceil par Constantin-le-Grand. Elle fut réparée ou agrandie vers l'an 561 par Gontran, Roi de Bourgogne, ainsi que je l'ai dit dans l'Historique de ce Pays. Cette eglise était d'abord dépendante de la Métropole de Milan, ensuite vers le milieu du onzième siècle, elle fut soumise à celle de Tarentaise, et enfin à celle de Chambéry.

Cette Église Cathédrale est à trois nefs et d'une longueur peu ordinaire. Outre le beau pavé du chœur tout en mosaïque, dont j'ai déjà parlé, on y admire un mausolée d'un Prince de la Maison de Savoie, en marbre blanc. Ce Prince y est représenté en grand relief, tout couvert de ses armes, le visage découvert et les mains croisées. Sa tête repose sur un oreiller délicatement travaillé. Ce mausolée est celui de Thomas II, Comte de Flandres, fils de Thomas I, et père d'Amédée V dit *le Grand*. Ce Prince mourut en 1259.

On voit encore dans cette Cathédrale deux autres mausolées, sur lesquels on a représenté en grand relief, couchés et le visage découvert, deux Évêques habillés pontificalement. L'un, en plâtre, est celui de Monseigneur Éméri de Quart, mort Évêque d'Aoste en 1371; l'autre, en marbre blanc, est celui de Monseigneur Des Prés, qui mourut en 1511, après avoir occupé quarante-sept ans le siége épiscopal de ce Diocèse.

Le portail de la Cathédrale est aussi digne de fixer l'attention. On y voit de belles peintures à fresque, ainsi que des statues, des piliers, des corniches admirées des connaisseurs. Cet ouvrage ne date que de 1522.

En entrant dans l'église, à gauche, on voit un grand vase de pierre, qui servait, dit-on, à conférer le baptême par immersion.

Les peintures qu'on voit aux vitraux des fenêtres de cette Cathédrale, et qui représentent différents saints, attestent l'habileté de l'auteur. A une fenêtre derrière le chœur, on distingue entr'autres une tête de s. Joseph. Cette tête est fort appréciée par les gens de l'art. Un amateur en a offert cinq cents francs.

Le maître-autel, en fort beau marbre noir, est d'un travail exquis.

La tête de s. Jean-Baptiste, gravée sur le devant d'autel, mérite attention.

On conserve dans cette Cathédrale un dyptique en ivoire de l'an 406, sur lequel M. l'abbé et Chevalier Gazzera a fait un savant mémoire.

Autrefois un jubé placé à l'entrée du chœur, le traversait tout entier, et cachait ainsi à la vue des fidèles le maître-autel et le prêtre qui y célébrait. Pour parer à ce défaut, le Chapitre le fit démolir en 1838. Ceux qui regrettent la démolition de ce monument, sous le rapport de son antiquité, ne savent peut-être pas qu'il n'était pas antérieur au quatorzième siècle. Quant à moi, je crois simultanées la construction de ce jubé et celle des formes des Chanoines, qui datent de 1469.

On voit encore dans l'église Cathédrale un très beau buste en marbre que le Chapitre fit exécuter à l'honneur de M. le Chanoine Jacquemod, lequel dota cette église d'un legs qui signalera à jamais sa piété et son zèle pour la dignité du culte divin. Il est mort en 1829.

L'église de l'insigne Collégiale dont la construction est due à l'Évêque Anselme I qui occupait le siége d'Aoste au dixième siècle, repose

sur le cimetière des premiers chrétiens. Sous le chœur est une chapelle où l'on a enseveli l'Évêque Gallus en 546.

Les formes des Chanoines honorent la délicatesse du ciseau qui les a sculptées.

Le clocher de cette église est du douzième siècle. Il est d'une hauteur et d'une masse peu communes.

Au-devant de la même église se trouve une chapelle dédiée à s. Laurent, bâtie, dit-on, sur les ruines d'un temple dédié à Auguste.

Dans la commune de St-Martin qui est la première qu'on trouve en entrant dans le Duché d'Aoste au levant, un beau pont romain traverse le torrent qui descend de la Vallcise : on en voit aussi un entre Montjovet et St-Vincent, un autre au Bourg de Châtillon. Celui-ci est au-dessous d'un pont moderne, dont il est séparé de quelques pieds.

Mais un des ponts les plus hardis, construit par les Romains dans cette Vallée, c'est celui dit *le Pont d'Ael* aux Aimavilles. Il est en partie de tufs, et en partie de granits. Il joint deux montagnes sur un affreux précipice. Il est anté-

rieur à l'ère chrétienne. Sur la clef du côté du sud, on lit l'inscription suivante, gravée sur trois pierres parfaitement jointes ensemble :

IMP. CÆSARE AUGUSTO

XIII COS. DESIGN.

C. AVILIUS C. F. C. AIMUS

PATAVINUS PRIVATUM.

Au couchant du Bourg de Nus, on voit les débris d'un ancien château qu'on appelle *Château de Pilate*, parce que la tradition rapporte que Pilate y logea, lorsqu'il passa dans cette Vallée pour se rendre à Vienne en Dauphiné, où il fut envoyé en exil par le sénat romain.



NOMENCLATURE

des Mandements et des Communes

DU

DUCHÉ D'AOSTE.

NOMENCLATURE

DES MANDEMENTS ET DES COMMUNES

DU

DUCHÉ D'AOSTE. (1)

I.

MANDEMENT D'AOSTE

I.

AOSTE.

(*Sur la grande route*).

Excellents vins rouges — Usines — Belles promenades — et Voir le détail de ses monuments à la page 121.

(1) J'ai cru faire plaisir aux lecteurs en indiquant pour chaque Commune ce qu'elle renferme de plus intéressant. Un aperçu sur la nature des roches qui dominent dans plusieurs Communes, complètera cette Nomenclature.

II.

AYMAVILLES.

Un superbe aqueduc romain, dit *Pont d'Ael* — Un beau château de la Maison de la Rocca — Carrières de marbre — Usine.

III.

COGNE.

Une vieille tour en ruine — Un château — Célèbre et riche mine de fer.

IV.

GRESSAN.

Une vieille tour dite *de s. Anselme* — Fer — Poudingue — Manganèse.

V.

INTROD.

Un château appartenant aux descendants du Seigneur Vassal Sarriod d'Introd — Trois tours anciennes — Usine.

VI.

JOVENÇAN.

Une ancienne tour.

VII.

RHÊMES-NOTRE-DAME.

VIII.

RHÊMES-St-GEORGES.

Usine.

IX.

St-PIERRE.

(*Sur la grande route*).

Deux châteaux — Bon vin rouge connu sous le nom de *Vin de Torrette.*

X.

SARRE.

(*Sur la grande route*).

Un beau château — Une ancienne église dite *de Ste-Hélène* — Fer oxidé.

XI.

VALSAVARANCHE.

XII.

VILLENEUVE.

(*Sur la grande route*).

Château dit *Chatel-Argent*, dont fut investi

vers la fin du seizième siècle, le Marquis de Roncas, personnage d'un génie supérieur, qui fut ambassadeur à Rome, à Vienne, à Paris, et enfin premier Ministre de Charles-Emmanuel le Grand, Duc de Savoie — Restes d'un tombeau d'un Capitaine romain avec une inscription — Débris d'anciennes maisons Seigneuriales.

II.

MANDEMENT DE CHATILLON

I.

CHATILLON.

(*Sur la grande route*).

Un élégant château de la maison de Chaland — Un autre dit *Château d'Ussel* — Un couvent de Capucins — Un pont des Romains — Un beau pont moderne — Débris d'anciennes maisons près de la Doire, et d'un petit château dit *Castrum de ripâ* — Plusieurs usines — Cuivre pyriteux — Fer oxidulé d'Ussel.

II.

ANTEY-St-ANDRÉ.

III.

ANTEY-LA-MADELEINE.

IV.

CHAMBAVE.

(*Sur la grande route*).

Vin muscat et vin clairet célèbres — Une vaste maison dite *le Palais*, bâtie des débris du château de St-Denis — Restes d'une chapelle bâtie il y a environ deux siècles, à laquelle douze portes donnaient entrée, dite encore aujourd'hui *Chapelle des douze portes* — Digue au nord-ouest du Bourg pour le garantir des débordements du torrent qui passe à son couchant — Plomb sulfuré — Serpentine noble — Magnésie hydratée — Magnésie analogue à celle de l'Asie Mineure — Disthènes de couleur verte — Tourmalines (M. Beudand).

V.

CHAMOIS.

VI.

ÉMARÈSE.

Mine jadis exploitée — Plomb et Fer sulfurés.

VII.

PONTEY.

Mine en fer — Usine.

VIII.

St-DENIS.

Débris d'un ancien château qui domine toute la plaine de Chambave.

IX.

St-VINCENT.

(*Sur la grande route*).

Eaux minérales fort fréquentées — Un pont romain — Une ancienne chapelle dite *Eglise de Moron* — Cuivre.

X.

TORGNON.

Usine — On voit sur une montagne de cette Commune les restes d'une ancienne habitation où logeaient les voyageurs qui y passaient pour aller en Valais — Une vieille carte géographique fait mention d'une mine de sel qu'on y aurait découverte anciennement.

XI.

VALTOURNANCHE.

Traces de fortification — Deux petits forts

élevés au quinzième siècle à l'occasion des guerres des Valaisans avec les Ducs de Savoie — Cuivre — Vue du Mont-Cervin.

XII.

VERRAIES.
Fer oxidulé.

III.

MANDEMENT DE DONNAS

I.

DONNAS.
(*Sur la grande route*).

Une haute roche taillée à pic — Une ancienne tour — Bon vin rouge.

II.

BARD.
(*Sur la grande route*).

Fort célèbre — Anciennes maisons seigneuriales — Défilé étroit.

III.

CHAMPORCHER.

Cuivre sulfuré — Plomb sulfuré aurifère et argentifère.

IV.

FONTAINEMORE.

Le nom de cette Commune doit son étymologie à une fontaine noirâtre qui jaillit au couchant de l'église.

V.

GRESSONEY-LA-TRINITÉ.

Près du Mont-Rose — Langue allemande — Epidote vert — Epidote noir — Fer oxidé — Corindon — Fer argentifère — Tourmaline noire — Cuivre pyriteux — Plomb — Amphibole.

VI.

GRESSONEY-St-JEAN.

Langue allemande.

VII.

HONE.

Usine — Fer sulfuré.

VIII.

ISSIME.

Une maison seigneuriale — Jargon allemand.

IX.

LILLIANE.

Usine — Fer sulfuré aurifère.

X.

PERLOZ.

Un sanctuaire renommé — Un beau château qui appartenait à S. Exc. le Comte de Valleise, personnage illustre qui fut Ministre de l'Extérieur sous le Roi Victor-Emmanuel.

XI.

PONTBOZET.

XII.

PONT-St-MARTIN.

(*Sur la grande route*).

Pont romain — Usine.

IV.

MANDEMENT DE GIGNOD

I.

GIGNOD.

(*Sur la route du Grand-St-Bernard*).

Un petit fort consistant en une grosse tour carrée, construit à l'occasion de Calvin — Un autre petit fort sur le passage dit *la Clusa*, bâti par l'ordre du Roi Théodoric — Usine.

II.

ALLEIN.

III.

BIONAS.

IV.

DOUVES.

Fer oxidulé.

V.

ÉTROUBLES.

(*Sur la route du Grand-St-Bernard*).

Plomb sulfuré argentifère — Cuivre pyriteux — Fer sulfuré argentifère.

VI.

OLLOMONT.

Cuivre sulfuré pyriteux — Usine.

VII.

OYACE.

Restes d'un ancien château.

VIII.

ROISAN.

Sur les confins de cette Commune, dans un village dit *Porrossan*, à une lieue de la Cité d'Aoste, on voit un magnifique aqueduc.

IX.

St-OYEN.

(*Sur la route du Grand-St-Bernard*).

X.

St-RHÉMY.

(*Sur la route du Grand-St-Bernard*).

Fer oxidé — Plomb sulfuré.

XI.

VALPELLINE.

Une vieille tour — Usine.

V.

MANDEMEET DE MORGEX

I.

MORGEX.

(*Sur la grande route*).

Eglise fort ancienne — Couvent de Capucins.

II.

ARVIER.

(*Sur la grande route*).

Vestiges d'un ancien château — Fer sulfuré.

III.

AVISE.

Deux châteaux.

IV.

COURMAYEUR.

Eaux minérales fort renommées — Vue du Mont-Blanc — Plomb argentifère — Zinc noir — Fer.

V.

LA-SALE.

(*Sur la grande route*).

Usine — Château.

VI.

LA-THUILE.

(*Sur la route du Petit-St-Bernard*).

Camp du Prince Thomas — Colonne en granit dite *Colonne de Jupiter* — Glacier de Rutor — Plomb argentifère.

VII.

PRÉ-ST-DIDIER.

(*Sur la grande route*).

Eaux thermales fort fréquentées et dignes de l'être — Les thermes, soit l'établissement des bains, sont d'un bon goût — A l'efficacité des eaux se joignent de belles baignoires en marbre fort commodes — Cuivre.

VIII.

ST-NICOLAS.

Zinc — Plomb.

IX.

VALGRISANCHE.

Restes de fortification.

VI.

MANDEMENT DE QUART

I.

QUART.

(*Sur la grande route*).

Château — Traces de retranchements — Trois tours anciennes — Plomb sulfuré argentifère — Ocre rousse.

II.

BRISSOGNE.

III.

CHARVENSOD.

Un château appartenant à l'Évêque d'Aoste.

IV.

FÉNIS.

Un château — Usine — Cuivre pyriteux.

V.

NUS.

(*Sur la grande route*).

Débris de deux châteaux — Usine — Bon

vin Malvoisie — Fer sulfuré aurifère — Cuivre sulfuré.

VI.

POLLEIN.

VII.

ST-CRISTOPHE.

L'église renferme une pierre sépulcrale de s. Grat.

VIII.

ST-MARCEL.

Sanctuaire célèbre — Manganèse — Trémolites — Epidotes — Fer aurifère — Cuivre sulfuré.

VII.

MANDEMENT DE VERRÈS

I.

VERRÈS.

(*Sur la grande route*).

Couvent des Chanoines réguliers de St-Augustin

— Château de la maison de Chaland — Débris d'anciens murs — Cuivre et Fer sulfurés.

II.

AYAS.

L'autel-majeur de l'église paroissiale est remarquable, quoique tout de bois doré — Débris d'une très ancienne habitation près du village de Reuze.

III.

ARNAD.

(*Sur la grande route*).

Château — Sanctuaire célèbre — Bon vin rouge — Cuivre pyriteux.

IV.

BRUSSON.

Château — Traces de fortification — Usine — Fer oxidé.

V.

CHALAND-St-ANSELME.

Château — Cuivre sulfuré.

VI.

CHALAND-St-VICTOR.

Château de la maison de Chaland — Cuivre et Fer sulfurés — Plomb argentifère.

VII.

CHAMPDEPRAZ.

Cuivre pyriteux — Fer oxidulé.

VIII.

ISSOGNE.

Beau château de la maison de Chaland.

IX.

MONTJOVET.

(*Sur la grande route*).

Château de la maison de Chaland — Grande route taillée dans le roc — Sur un promontoire au nord, on voyait jadis une statue de Jupiter, à laquelle on rendait un culte particulier — Ce promontoire portait le nom de *Mons Jovis* qui devint celui de la Commune — Traces d'une ancienne route — Cuivre pyriteux.

ITINÉRAIRE.

DISTANCE

D'IVRÉE A AOSTE

ET D'AOSTE

AU GRAND ET AU PETIT-St-BERNARD.

Route d'Ivrée à Aoste.

		Lieues communes de France.	
D'Ivrée à Montalto	»		1/2
Borgo-Franco	»		1/2
Montestretto	»		3/4
Pont-St-Martin	»	1	1/2
Donnas	»		1/2
Bard	»		1/4
Verrès	»	2	
St-Vincent	»	2	1/2
Châtillon	»		1/2
Chambave	»	1	
Nus	»	1	1/4
Villefranche	»		3/4
Aoste	»	1	1/4
Total d'Ivrée à Aoste	»	13	1/4

		Lieues communes de France.	
Total de St-Martin à Aoste .	»	10	

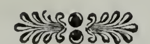
Route d'Aoste à Pré-St-Didier et de Pré-St-Didier au Petit-St-Bernard et à Courmayeur.

D'Aoste à Sarre	»	1	
St-Pierre.	»		1/2
Villeneuve	»		1/4
Arvier	»	1	
Avise.	»		1/2
Le Champ	»	1	
La-Sale	»	1	
Morgex	»	1	
Pré-St-Didier	»	1	
Total d'Aoste à Pré-St-Didier .	»	7	1/4
De Pré-St-Didier à Courmayeur .	»	1	
Total d'Aoste à Courmayeur .	»	8	1/4
De Pré-St-Didier à La-Thuile . .	»	2	
De La-Thuile au Petit-St-Bernard.	»	2	
Total d'Aoste au-Petit-St-Bernard.	»	11	1/4

Route d'Aoste au Grand-St-Bernard.

D'Aoste à Gignod	»	1	
Étroubles	»	1	1/2
St-Rhémy	»	2	
l'Hospice du Grand-St-Bernard.	»	2	
Total d'Aoste au Grand-St-Bernard	»	6	1/2

D'Aoste à Valtournanche, pour voir le Mont-Cervin	»	9	
D'Aoste au Pont d'Ael	»	3	1/2
D'Aoste à Cogne, pour visiter la mine de fer	»	6	
D'Aoste à l'Aqueduc de Porossan .	»	1	
D'Aoste à Ollomont, pour voir la mine de cuivre	»	4	



Conclusion.

Je prie ceux qui me condamneront de n'avoir pas donné à cet Historique toute l'étendue que la nature du sujet semblait réclamer, de porter un instant leur attention sur ce vers d'Horace :

Est quòdam prodire tenùs, si non datur ultrà.
(Epist. I, lib. I).

Le premier j'ai ouvert la carrière ; d'autres plus heureux que moi atteindront le but. Le plan est tracé, et l'on doit me savoir quelque gré d'en avoir ébauché l'exécution. Peut-être, dans une seconde édition, si du moins celle-ci

est honorée de quelques suffrages, pourrai-je réaliser l'attente de mes lecteurs en leur offrant une rédaction détaillée de tous les faits qui se rattachent à l'Histoire de ce Pays. Et pour en assurer le succès, je m'appliquerai à mettre à profit les avis des personnes éclairées qui voudront bien me faire part de leurs lumineuses observations, leur protestant que je ne suis point du nombre de ceux dont parle Horace :

. . . Lædimur, unum
Si quis amicorum est ausus reprehendere versum.
(*Epist. I, lib. II*).

Quant à ces esprits vagues, légers, superficiels, qui,

Plus savants à blâmer que savants à bien faire,
(Boileau)

font profession de tout critiquer, je les laisserai fronder à leur aise, peu ambitieux d'ailleurs de leurs suffrages :

Non ego ventosæ plebis suffragia venor.
(Horat., *Epist. XIX, lib. I*).

FIN.

TABLE.

Table des Matières.

INTRODUCTION . . . . *Pag.* v

HISTORIQUE DU PAYS D'AOSTE.

Première Époque 13

SOMMAIRE

des principaux sujets renfermés dans cette Époque.

Situation du Pays des Salasses. Opinion gratuite de ceux qui prétendent que Cordélus aurait conduit dans ce Pays une colonie de Salasses. Passage d'Hercule sur les Alpes Graies. Doute sur l'existence de la ville dite *Cordèle.* Origine des Salasses. Ombres, peuple primitif de l'Italie. Étrusques, soit Toscans. Mœurs des Salasses. Divinités spécialement révérées chez les Salasses. L'armée d'Ambigatus sous la conduite de Bellovèse n'a point passé chez les Salasses. Passage des Boïens et des Langrais dans le Pays des Salasses. Congolitan et Aneraeste n'ont point passé chez les Salasses. Annibal a-t-il passé dans le Pays des Salasses? Exploitation de plusieurs mines par les Salasses.

Seconde Époque. . . . . *Pag.* 37

SOMMAIRE

des principaux sujets renfermés dans cette Époque.

Guerre d'Appius Claudius contre les Salasses : il est vaincu, et ensuite vainqueur : son triomphe. Les Romains fondent la ville d'Ivrée, et pourquoi ? Les Salasses ne cessent d'inquiéter les Romains. Ils se révoltent contre eux. Ils sont réprimés. Ils secouent de nouveau le joug. L'Empereur Auguste envoie contre eux le général Térentius Varron qui les soumet et en vend un grand nombre. Auguste fait bâtir la Ville d'Aoste. La Vallée d'Aoste sert de passage aux armées romaines. Quand la religion chrétienne a-t-elle été prêchée à Aoste ?

Troisième Époque 51

SOMMAIRE

des principaux sujets renfermés dans cette Époque.

L'empire romain devient la proie des barbares, Aoste n'est pas épargnée. Aoste aux Bourguignons. Aoste à Théodoric. Aoste à Gontran, Roi de Bourgogne. Aoste à Alboïn. Aoste à Charlemagne. Aoste aux Rodolphes, Rois de Bourgogne. Contestation entre Adalbert et Gison Évêque d'Aoste. Aoste vers le dixième siècle.

Quatrième Époque 61

SOMMAIRE

des principaux sujets renfermés dans cette Époque.

Aoste à la Maison de Savoie. Mort de s. Bernard de

Menthon. État de la Noblesse du Pays d'Aoste. Mort de s. Anselme, Archevêque de Cantorbéry. Établissements de différents corps religieux à Aoste. Mort de Thomas I. Érection du Pays d'Aoste en Duché. Ru-Prévôt. Audiences générales de Justice par les Souverains de Savoie à Aoste. Conseil des Commis. Le Val d'Aoste surnommé *la Pucelle.* Calvin vient à Aoste. Débordements du lac Rutor. Érection du Collége d'Aoste. Les armées françaises dans ce Pays. Charles-Emmanuel III passe à Aoste. Ouverture du Mont-jovet. Passage de Napoléon à Aoste.

Notes relatives à l'Historique du Pays d'Aoste. . . . . *Pag.* 87

Topographie du Pays d'Aoste. 103

SOMMAIRE

Situation et confins du Pays d'Aoste. Où la Doire prend-elle le nom de Doire Baltée ? Sources de la Doire. Sol du Pays d'Aoste. Principales montagnes du Pays d'Aoste. Coup d'œil sur les points de vue que présente la route de Pré-St-Didier à St-Martin. Population du Pays d'Aoste. Éthopée des Valdôtains. Évêché. Chapitres. Collége. Productions du Pays.

Notice sur les anciens Monuments que renferme le Pays d'Aoste 121

SOMMAIRE

Situation de la Cité d'Aoste. Relation d'un Voyageur Français sur la Cité d'Aoste. Arc de Triomphe. Porte romaine dite *de la Trinité.* Débris d'un Amphithéâtre. Souterrains. Divers monuments romains. Mosaïques. Croix-

de-ville. Tours de Bramafam et de la Frayeur. Église Cathédrale. Ce qu'elle a d'intéressant. Église Collégiale. Ses formes, son clocher. Pont d'Ael.

Nomenclature des Mandements et des Communes du Duché d'Aoste, avec un aperçu de ce que chaque Commune offre de plus intéressant . . . *Pag.* 141

Distance d'Ivrée à Aoste, et d'Aoste au Grand et au Petit-St-Bernard . . . 161

Conclusion 165

Vu, etc.

CHAPPELLAIN V. G.

Vu : Est permis d'imprimer.

Aoste, le 29 *septembre* 1838.

RABINO Att. p. la G. C.

ERRATA.

Page 59 ligne 4 : *au lieu de* Grison, *lisez* Gison.

» 72 » 3 : *au lieu de* il chercha de répandre, *lisez* il chercha à répandre.

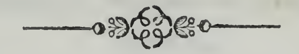
» 106 » 3 : *au lieu de* Challand, *lisez* Chaland.

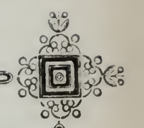
» 113 » 13 : *au lieu de* par le défaut, *lisez* par défaut.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR

LE PAYS D'AOSTE



COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR

LE PAYS D'AOSTE

SUIVI

d'une Théorie des améliorations
à introduire dans cette Province,

PAR

J. M. F. ORSIÈRES

Chanoine de la Cathédrale d'Aoste,
Docteur-ès-Droits et Membre de l'Institut Historique
de Paris.

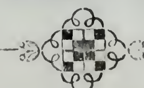
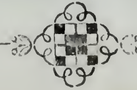




TURIN, 1841

Imprimerie Mussano

Avec permission.



PRÉAMBULE.

Chaque homme doit offrir à la société le tribut de ses services.

L'espèce humaine est une grande famille: et tous les membres qui la composent, sont tenus de concourir à son bien-être. On doit donc accueillir avec reconnaissance tous les efforts qui tendent à lui être utiles. Honneur à tous les cœurs généreux qui battent sous l'inspiration d'une noble philantropie ! Et déplorons en silence le sot dédain de ces âmes routinières, antisociales, égoïstes, froides et retrécies qui, loin de stimuler les efforts novices de

celui qui cherche à servir sa patrie, déversent sur lui le fiel d'une lâche censure.

Quant à moi, je n'ai point la vaniteuse prétention de me croire capable d'être utile à mes semblables, mais je sens que j'en ai le désir intime; et c'est pour obéir à l'élan de ce désir, que je publie aujourd'hui ce rapide essai, fruit de mes études et de mes observations.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR

LE PAYS D'AOSTE (1).

Le pays d'Aoste fut d'abord habité par les Salasses, peuple aborigène de cette Vallée, originaire des Taurisciens ou Tauriniens qui faisaient partie des Liguriens.

(1) Pour plus de détails sur l'histoire de ce pays, on peut consulter l'ouvrage que j'ai mis au jour en 1839, intitulé : *Historique du pays d'Aoste, suivi de la Topographie de ce pays, et d'une notice sur les anciens monuments qu'il renferme.*

Le Journal *Il Messaggiere Torinese* dans son N° du 2 février 1839, et la Gazette Piémontaise dans son feuilleton du 7 juin 1839, en ont parlé assez au long et dans des expressions très-flatteuses pour l'auteur.

Les anciens Salasses avaient pour voisins au levant les Léponziens et les Libyciens, aujourd'hui les Biellais et les Vercellais; au couchant, les Centrons, aujourd'hui les habitants de la Tarentaise; au nord, les Véragres, aujourd'hui les Valaisans, et au midi, le Garocelles, habitants de la partie occidentale de la province d'Ivrée.

La contrée des Salasses s'étendait depuis la colonne Joux, aujourd'hui le Petit-St-Bernard au couchant, jusqu'au lac Viverone, à trois lieues environ au levant d'Ivrée.

Les Romains la bornèrent au levant à Montestretto, distant d'une lieue et demie du Pont-St-Martin qui borne aujourd'hui le Val d'Aoste au levant.

D'après une tradition populaire, un nommé *Cordélus* aurait jeté dans cette Vallée les fondements d'une ville dite *Cordèle*, 405 avant la fondation de Rome, 1158 ans avant l'ère chrétienne. On aime à supposer que cette ville était située à Pré-St-Didier dans une localité dite vulgairement *le mas de Cordèle*. D'autres la placent ailleurs.

Aucun écrivain ancien, ni Grec ni Romain, ne nous ayant transmis des notions sur cette

ville, on peut par conséquent mettre son existence au rang des fables.

Quelque temps après l'invasion en Italie de Bellovèse, neveu d'Ambigatus, roi des Gaulois, laquelle eut lieu en 589 avant J. C., les Boïens et les Langrais, d'après le témoignage de Tite-Live (L. 5, n° 35), franchirent les Alpes Pennines, aujourd'hui le Grand-St-Bernard, et après avoir traversé la Vallée des Salasses, ils allèrent s'établir dans le pays des Étrusques.

En 218 avant l'ère chrétienne, Annibal, célèbre général Carthaginois, passe en Espagne, franchit les Pyrénées, soumet les Gaulois qui s'opposaient à son passage, s'ouvre une route à travers le pays des Allobroges, gravit les Alpes, et déborde avec une armée de braves en Italie où il répand la terreur et la consternation. Cet immortel capitaine, après avoir franchi les Alpes Graies, aujourd'hui le Petit-St-Bernard, aurait longé la Vallée des Salasses. Cette opinion, contestée et soutenue par plusieurs écrivains modernes, est corroborée du témoignage des anciens historiens latins tels que Célius, Cornélius-Népos et Pline.

L'occupation principale des Salasses était, ainsi que l'atteste Strabon (L. 4), la culture

des terres et l'exploitation des minières d'or, d'argent, de cuivre et de fer dont leur contrée abondait, et dont on voit encore beaucoup de restes.

L'an 143 av. J. C. une armée romaine sous la conduite du consul Appius Claudius vient attaquer les Salasses, mais elle est repoussée avec perte. Les Romains ne tardent pas à réparer la honte d'un tel échec, et dans un second combat Appius est vainqueur, et Rome lui décerne les honneurs du triomphe.

Depuis cette défaite les Salasses restent assujétis aux Romains, mais l'an 35 avant l'ère chrétienne ils se révoltent ouvertement contre eux. Rome confie à Valérius Messala la tâche de venger cette injure. Ce général vole avec son armée jusqu'aux confins des Salasses, il les attaque, et il ne tarde pas à les dompter et à les faire rentrer dans le devoir.

Avides d'indépendance et gênés par leurs vainqueurs dans la libre exploitation de leur minières, les Salasses bravent de nouveau la puissance romaine, et en 25 avant l'ère chrétienne ils secouent encore le joug. L'empereur Auguste fait partir contre eux Térentius Varron, un de ses généraux. Celui-ci joignant la force à l'astuce

et à la perfidie, les soumet bientôt, il s'en rend maître, et en vend une grande partie à l'encan.

C'est pour perpétuer la mémoire de la conquête des Salasses et des pays voisins que l'an de Rome 734, dix-huit ans avant l'ère chrétienne le Sénat romain fit ériger à l'honneur d'Auguste ce magnifique arc de triomphe que l'on voit encore à l'entrée orientale de la cité d'Aoste.

Onze ans environ avant l'ère chrétienne l'empereur Auguste fit bâtir à la jonction des Alpes Graies et Pennines, au confluent de la Doire et du Buthier, dans une plaine agréable, au centre d'un riant bassin, une nouvelle ville à laquelle il donna son nom. Il fit de cette ville une place forte et un dépôt militaire. Il y fit construire, pour alimenter les troupes qui débouchaient par les Alpes Graies et Pennines, d'immenses greniers dont on peut encore voir les restes dans les souterrains de la ville actuelle.

Lors de la division de l'empire romain par Constantin le Grand en 338 après J. C., l'empire d'Occident échut en partage à Constantin, un de ses trois fils. La mort prématurée de celui-ci lui donna pour successeur Constance, un de ses frères. On croit que c'est sous le règne

de Constance que le flambeau de l'Évangile fut porté dans ce pays, quoique déjà longtemps auparavant la religion chrétienne y eût des prosélytes. Une ancienne tradition fait même passer dans cette vallée l'apôtre St. Pierre, quand il venait des Gaules.

L'empire d'Occident, dès le commencement du cinquième siècle, chancelle et s'écroule bientôt : ses débris deviennent la proie des Huns, des Goths, des Visigoths, des Vandales, peuples échappés des antres du Nord. Le pays d'Aoste subit le sort des pays voisins. Vers l'an 407 il passe à la domination des rois de Bourgogne. Gondehaire, Gondioc, Gondebaud, Sigismond dit le Saint le possèdent successivement. Théodoric, roi des Ostrogoths l'enclave dans sa vaste monarchie.

Vers la fin du règne des Ostrogoths en Italie en 561, il passe à la maison de France, à Gontran d'abord, petit-fils de Clovis. Alboïn, premier roi des Lombards, s'en empare ensuite en 571, et il fait partie de la Lombardie jusqu'à Didier, dernier roi des Lombards en 774.

Bientôt après il passe de nouveau à la France sous l'empereur Charlemagne, et sous ses successeurs jusqu'à Charles-le-Gros en 888.

Il fait ensuite partie du royaume de Bourgogne sous les trois Rodolphes dont le dernier mourut en 1032.

Ici commence une nouvelle ère pour les Valdôtains. Une nouvelle dynastie s'élève; c'est celle de l'Auguste Maison de Savoie. La nommer, c'est rappeler à l'esprit des lecteurs un gouvernement de père, un gouvernement religieux, modèle d'équité, de sagesse et de modération dont la politique fut toujours de rendre ses sujets heureux et vertueux.

Humbert *aux blanches mains* est vers l'an 1000 la souche de cette auguste dynastie, et lègue à ses successeurs l'esprit éminemment paternel dont il était animé pour son peuple. Le pays d'Aoste vit heureux à l'ombre d'un tel sceptre, auquel il resta inviolablement attaché jusqu'à la Révolution française, époque désastreuse où il dut, comme tant d'autres contrées, subir le sort du plus faible contre le plus fort. Après quelques lustres il est rendu à ses souverains légitimes, et avec eux la paix et ses heureux effets rentrent dans son sein.

On peut voir dans mon *Historique du Pays d'Aoste* des aperçus sur les principaux événe-

ments qui eurent lieu dans cette paisible Vallée depuis Humbert *aux blanches mains* jusqu'au dix-neuvième siècle.

THÉORIE

DES AMÉLIORATIONS A INTRODUIRE

DANS LA

VALLÉE D'AOSTE.

La haute majorité des habitants du Val d'Aoste se distinguant par leur vivacité, leur intelligence, leur aptitude à tous les travaux, et par une forte constitution, ce qui doit induire à croire à la salubrité de leur climat, il est étonnant de trouver tout près de ces êtres favorisés, des êtres dégradés par une calamité que nous devrions conjurer de tous nos moyens, je veux dire par le crétinisme et le goître.

A cette classe phénoménale on doit ajouter certains individus qui, sans être frappés d'un tel fléau, décèlent une pesanteur d'intelligence,

une incapacité morale qui révolte. Pour notre consolation, il est vrai, cette dégradation physique et morale qui pèse sur ces deux espèces d'êtres semi-humains, n'afflige que la minime partie des habitants de cette Vallée.

Sans m'arrêter à analyser les causes d'un tel phénomène, sans décider s'il faut l'attribuer à l'air vicié par les exhalaisons atmosphériques que provoque nécessairement en fort grande quantité le trop étroit horizon où respirent ordinairement ces êtres disgraciés, ou aux aliments grossiers et mal assaisonnés dont on les nourrit, ou à l'incontinence, ou à l'intempérance des parents, surtout si ceux-ci étaient plongés dans l'ivresse au moment générateur, ou à d'autres causes qu'il est inutile d'indiquer, je me hâte de présenter les moyens qu'on doit adopter dans l'éducation des enfants.

Ces moyens je les propose d'autant plus volontiers que le système d'éducation physique et morale suivi par la plupart de nos parents, ne me paraît pas de nature à favoriser assez le développement organique et intellectuel de leurs enfants. Un esprit routinier domine encore trop puissamment chez nous.

Ces moyens je les crois aussi propres à lutter

contre le progrès du crétinisme et du goître, à modifier peu à peu un tel fléau, et peut-être à l'anéantir insensiblement.

Heureux ! si je pouvais investir les idées que je vais émettre, d'un caractère assez imposant pour les faire adopter toutes ou en partie. J'ai la conviction que j'aurai contribué au bonheur de mes compatriotes.

Le premier principe que je voudrais faire adopter à ceux qui donnent le jour à un enfant, ce serait celui de provoquer le développement, la souplesse, l'activité de tous ses membres.

Qu'on habitue de bonne heure un enfant à se mouvoir dans tous les sens. Qu'on l'excite à s'y essayer lui-même et à y trouver du plaisir. Qu'on multiplie et varie ses exercices. Apprenez-lui à faire un prompt usage de ses jambes, à essayer des pas et à marcher. Promenez-le souvent dedans, dehors, sans bourrelet; affranchi de tous ligaments qui mettraient tant soit peu ses membres à la gêne. Dès que son cerveau aura acquis un peu de consistance, laissez-le toujours tête nue. Qu'une récompense propre à le flatter soit le prix des efforts qu'il fera pour marcher, pour tendre ses mains à un signal donné, pour porter ses yeux vers un but désigné.

Appliquez-vous alors par des caresses, par un gracieux sourire, à lui faire comprendre que vous êtes content de lui, que vous l'en aimez davantage. Qu'il s'aperçoive que la mesure des efforts qu'il fera pour répondre à vos désirs, sera la mesure de vos attentions et de vos complaisances pour lui.

Ces premiers mouvements, je le sais, s'opèreront dans un enfant, surtout s'il était crétin, tout-à-fait machinalement, mais il est possible qu'ils deviennent ensuite l'effet d'un acte libre de la volonté : et ses organes se développant, s'activant, se stimulant par ses mouvements fréquents et variés, il est permis d'espérer qu'on verra un jour sourdre un rayon d'intelligence de ce malheureux qui semblait destiné à vivre dans un état complet d'imbécillité.

Je connais certains enfants qui, nés sinon avec tous les symptômes de crétinisme, du moins avec tous les indices de l'intelligence la plus obtuse, durent aux soins constants de leurs parents, d'être devenus des êtres au moins raisonnables s'ils n'atteignirent pas tout le développement désiré.

Un pareil résultat s'obtiendrait plus généralement encore, si nos mères fesaient une bonne

fois divorce avec l'usage absurde d'emmaillotter et de bercer leurs enfants nouveau-nés, et si de vénales nourrices abjuraient la manie mille fois coupable de laisser une partie de la journée languir les jeunes innocents qu'on leur confie, serrés, garrottés, comprimés dans un lit de manière à compromettre la santé de l'homme même le mieux constitué.

Quelle heureuse métamorphose, en faveur de nos enfants, produirait l'abolition d'un préjugé si fécond en suites funestes ? Mais les préjugés même les plus incriminés, les plus réprouvés par le bon sens, peuvent-ils céder à la raison, dès qu'ils sont consacrés par le temps?

C'est à vous, Ministres de la religion, dont la mission est d'éclairer les peuples, à lutter contre cet usage infanticide.

Il serait temps que les lumières de la civilisation moderne triomphassent des erreurs enfantées par un esprit mercenaire et accréditées par l'ignorance.

Qu'on inspire de bonne heure aux enfants le goût de la propreté; qu'on leur en fasse sentir le besoin pour leur en faire contracter l'habitude. La propreté se concilie facilement avec toutes les conditions. Celui qui par une lâche insou-

ciance, refuse de donner à son corps les soins avoués par la raison et la religion, ne sera guères plus attentif aux besoins de son âme.

On gémit, on est révolté, quand on voit des enfants dont le visage, le cou, les mains sont couverts d'un épais vernis de crasse, comme si l'eau que nous prodiguent nos torrents, devait s'acheter au poids de l'or.

Que leurs linges soient souvent lavés, leurs cheveux, toujours ras. Qu'on tienne rigoureusement à ce que leur visage, leur cou, leurs mains, leurs oreilles soient lavés à l'eau froide, au moins une fois tous les jours. Que de temps en temps on leur lave même tout le corps. On sait l'attention des anciens à prendre souvent des bains.

Donnez les plus grands soins à préserver vos enfants de toute lésion, de toute commotion au cerveau. On sait que les lésions de l'encéphale entraînent perversion dans l'exercice des facultés intellectuelles.

Qu'on les fasse coucher dans une pièce fraiche, et même froide, bien aérée, dont on ait soin de renouveler l'air tous les matins après le lever en ouvrant les portes ou les fenêtres. L'air est le fluide le plus essentiel pour la conserva-

tion de la vie et de la santé. On ne saurait donc le renouveler assez souvent. Un air reclus ne tarde pas à se convertir en gaz délétère. Créez mille moyens pour favoriser la circulation d'un air pur.

Cette circulation s'opèrerait plus facilement, si nos villages dans la campagne étaient environnés de moins d'arbres qui les obstruent. Je ne saurais assez recommander tant aux habitants des villes qu'a ceux des campagnes de donner aux fenêtres de leurs maisons beaucoup d'ouverture. La lumière et l'air s'y précipiteront en plus grande quantité et y exerceront une salutaire influence.

Qu'il était en opposition à tous les principes de l'hygiène l'usage de nos aïeux qui ne pratiquaient que des trous pour fenêtres dans leurs habitations, comme s'ils eussent craint de respirer l'air et la lumière, ces agents premiers de la vitalité !

Qu'elle est donc blâmable l'incurie de certains parents qui, loin d'adopter des moyens si simples, si faciles, si efficaces pour le bien-être de leurs enfants, les laissent au contraire croupir au fond d'une méphitique étable, quelquefois pressés, accumulés les uns sur les autres dans

un lit dégoûtant de saleté où l'air pur n'a peut-être jamais pénétré ! Le moyen après cela d'avoir des enfants sains, robustes, sveltes, intelligents!

Dès qu'un enfant est capable d'un exercice un peu soutenu, qu'on applique son esprit à un travail utile. Qu'on tourne là ses penchants naissants. Faites-lui comprendre qu'il n'est membre de la société que pour lui être utile : c'est le cri de la nature, c'est le cri de la religion : toutes les deux lui en font un devoir.

Imaginez de nouveaux moyens pour dilater ses organes, les fortifier, les endurcir à la fatigue. Faites-le courir plus souvent et plus longtemps. Prolongez même ses promenades au point de le fatiguer sans cependant exposer sa santé. On sait combien les Egyptiens, les Grecs, les Perses et les Romains étaient ingénieux à provoquer l'exercice de leurs enfants. On sait aussi quelle était la vigueur, la force de constitution de ces enfants devenus adultes. La course, la fatigue est une espèce de gymnastique qui délie, assouplit tous les membres, et en triple les forces.

Dès que l'intelligence d'un enfant commence à se développer, on doit éviter d'intéresser son attention par des contes de revenants, d'appari-

tions nocturnes, de fantômes et d'autres absurdités de ce genre. C'est initier par là son esprit à l'erreur, au mensonge et à la superstition. C'est produire dans son cerveau tendre encore des impressions de frayeur qui ne s'effaceront jamais. C'est le rendre timide, pusillanime, incapable d'énergie, d'une action de cœur. Anathème contre une aussi ridicule manie!

Intéressez au contraire la curiosité d'un enfant par des réflexions à sa portée, propres à lui donner l'idée de son Créateur, à le lui faire aimer, à le faire agir par le désir de lui plaire. Faites-lui savourer ces idées. Dirigez-là les premiers essors de son intelligence. Peignez-lui Dieu comme un bon père, comme un tendre ami, comme un bienfaiteur compatissant. Appliquez-vous à attacher les enfants a Dieu plus par un sentiment d'amour que par un sentiment de crainte. Apprenez-leur a l'aimer moins parce qu'il réserve un enfer à ceux qui ne l'aiment pas, que parce que ses perfections adorables, sa sagesse, sa bonté, sa beauté ineffable, sa puissance sans bornes, son amabilité infinie, et nôtre cœur même nous font un devoir de l'aimer. En suivant un principe contraire on fait à Dieu des adorateurs serviles, rarement des serviteurs

dévoués. Qu'un enfant s'habitue à aimer Dieu comme il aime son père et sa mère. Certes, ce n'est pas, parce que ceux-ci le menacent de le punir, qu'il les aime, mais bien parce qu'il sent le besoin de les aimer : c'est un tribut qu'il doit à leurs bontés, à leurs tendresses pour lui.

Quand il en sera capable, qu'on lui fasse bien comprendre que l'essence de la religion est dans le cœur, et que les actes extérieurs n'en sont que l'écorse et la partie la moins essentielle. Ces actes ne sont qu'hypocrisie, que momerie, s'ils sont démentis par les sentiments du cœur. *In spiritu et veritate oportet adorare.* (St-Jean c. 4). On ne saurait assez parler à l'esprit de l'enfant pour en stimuler les facultés intellectuelles et provoquer sa conviction dans ses actes religieux.

Que les formules des prières qu'il doit apprendre, soient courtes, claires, précises. *Orantes nolite multum loqui, sicut ethnici : putant enim quod in multiloquio suo exaudiantur.* (St-Matth. c. 6). C'est un moyen plus sûr de les lui faire trouver agréables. Leur brièveté le rendra plus fidèle à les réciter tous les jours. Du moins le prétexte fondé sur trop de longueur, ne serait jamais pour lui la cause première qui détermine

souvent de lâches chrétiens à abjurer tout-à-fait un devoir aussi formel de la religion.

Qu'il serait utile aux progrès de l'intelligence d'un enfant, si, dès qu'il en paraît tant soit peu capable, on s'efforçait de lui faire comprendre la supériorité de l'esprit sur la matière, la supériorité de notre âme qui doit à sa substance spirituelle d'échapper à l'empire de la mort, sur notre corps qui, pétri d'un vil limon, est déstiné à rentrer un jour dans la poussière! Ces réflexions agrandiraient son âme, élèveraient ses idées vers l'immortalité et fixeraient là tous ses désirs. Il craindrait de s'avilir en descendant jusqu'à la terre.

C'est à vous, Ministres de la religion, qu'appartient la mission sublime d'électriser les intelligences naissantes, de les préparer au goût du vrai et du bon, de les tenir en dehors des préjugés, de leur tracer en un mot la route de la vérité. Et déjà je trove une garantie de la coopération active que vous voudrez bien m'accorder dans votre zèle pour les progrès et le perfectionnement de l'esprit humain, dans l'esprit éclairé et foncièrement évangélique qui distingue le plus grand nombre des ecclésiastiques de ce diocèse.

L'Évangile, vous le savez, est essentiellement civilisateur, il ne redoute rien tant que l'ignorance. C'est un soleil, centre commun d'un système planétaire : autour de lui se meuvent, et gravitent toutes les classes de la société qui sont éclairées de ses rayons. L'espèce humaine est perfectible, et ne peut être perfectionnée que par l'évangile ; car le but de ce perfectionnement est d'élever l'homme à la hauteur de la pensée divine et de réaliser dans ses institutions et dans ses lois, le type d'ordre, de beauté, de justice que le Christ a fait passer sous ses yeux.

Tous les hommes sentent le besoin de se rapprocher de Dieu et de réduire en pratique le précepte qu'il leur adresse d'être parfaits parce que lui-même est parfait. C'est donc de vous, propagateurs zélés des lumières de l'évangile, c'est de votre empressement à accueillir les vérités utiles que j'attends l'inoculation parmi le peuple des idées d'amélioration que je viens d'indiquer et de celles que je vais développer.

La position topographique de ce pays place ses habitants en dehors d'une communication facile avec les étrangers, et dans cet isolement je trouve une nouvelle cause qui retarde ou comprime le développement moral et physique des

Valdôtains, et paralyse souvent le germe de leurs facultés intellectuelles. L'homme est éminemment social. Il n'est pas bon qu'il soit seul, nous dit le texte sacré.

Il se doit à la société qui lui doit ses secours et qu'il doit servir à son tour selon la sphère de sa condition. C'est en intervenant avec ses semblables que le noyau de ses idées se développe, que son intelligence s'essore, que ses manières se polissent et se civilisent. L'esprit humain est naturellement imitateur, et nous nous plaisons à copier ceux qui nous entourent.

Mettez un peuple, brut encore, en point de contact avec une nation bien policée, il en empruntera bientôt le goût du commerce et l'amour des arts, les formes, les convenances sociales. Or un moyen infaillible d'imprimer un élan utile à notre commerce et à notre industrie, serait d'ouvrir une route charretière par le grand et le petit S[t]-Bernard. La ville d'Aoste deviendrait un entrepôt, un centre commun où afflueraient le Français, le Suisse, le Savoyard, le Piémontais et tant d'autres. Ses ressources centupleraient en peu de temps, le cercle étroit de nos idées s'elargirait, et l'industrie, et l'activité viendraient siéger au milieu de nous et y ap-

porter l'abondance. On l'a dit mille fois : l'oisiveté est la mère de tous les vices, le travail est donc le père de toutes les vertus.

L'avantage immense qui résulterait non-seulement pour cette province, mais encore pour toutes celles qui l'environnent, de l'ouverture de la route que je viens d'indiquer, nous l'obtiendrons dans peu de temps, j'en suis sûr, de la sage prévoyance du gouvernement de S. M. Charles-Albert. Il aime son peuple, et il accueille avec plaisir tout ce qui peut contribuer à en améliorer le sort : et l'ouverture de cette route qui frapperait d'impuissance l'âpreté des frimats des Alpes Graies et Pennines pour les rendre accessibles à tous les voyageurs, ne constituerait pas la moins brillante page de son histoire, ni son moindre titre à l'immortalité et à l'admiration reconnaissante des générations présentes et futures.

Pour populariser davantage l'instruction dans ce pays, je voudrais qu'on y introduisit l'usage de parler français dans toutes les familles. Cet usage faciliterait aux enfants l'intelligence du catéchisme, des prônes, des instructions quelconques, et de tous les livres religieux et moraux écrits en cette langue, qu'on mettrait en-

tre leurs mains. Pour faciliter l'introduction de cet usage dans toutes les paroisses, il faudrait choisir des maîtres d'école des villages assez instruits eux-même de cette langue, et leur adjoindre l'obligation de la parler habituellement à leurs élèves, quels qu'ils soient, et de la faire parler à ceux-ci.

On devrait aussi multiplier les moyens d'instruction pour les jeunes filles. On sait l'influence puissante que le sexe exerce sur la civilisation, les mœurs et les principes sociaux. Les jeunes filles avec l'âge deviennent mères de famille et leur maximes bonnes ou mauvaises sont ordinairement celles de leurs enfants. Une mère éclairée, chrétienne par conviction, inspirera à ses enfants le goût de l'instruction, l'amour de la vertu. Mais une mère ignorante et à principes équivoques sera-t-elle bien jalouse de tourner à la vertu le cœur de ses enfants? La vertu seule peut sanctionner et rendre efficace la mission qu'on s'attribue de prêcher la vertu. Généralement on n'apprécie pas assez la portée des services que le sexe peut rendre à la société. Il est donc essentiel d'en soigner de bonne heure les principes pour en faire tourner les conséquences au bien-être de la masse commune.

Quel moyen puissant pour répandre et fixer la moralité chez les bons habitants de nos campagnes et même de la ville ! si dans chaque village ou au moins dans chaque chef-lieu on établissait une bibliothèque publique composée d'ouvrages choisis propres à faire connaître, respecter et aimer la religion. Cette bibliothèque qui serait à la disposition de tous ceux qui savent lire, devrait être sous la sauve-garde et la responsabilité d'un des plus apparents de l'endroit, lequel veillerait à ce que chaque ouvrage, après certain espace de temps, rentrât dans la bibliothèque pour être prêté à un second et à un troisième.

La bibliothèque établie dans la ville devrait être assortie des meilleurs ouvrages relatifs à chaque genre de profession des lecteurs, et propres à introduire parmi nous, le bon goût de la littérature, la pureté de la langue française, à inspirer et à alimenter l'amour des sciences et des arts. Cet établissement offrirait à tous les jeunes gens une occasion agréable de se distraire utilement, et serait singulièrement efficace a faire abjurer à plusieurs d'entre eux l'habitude ignominieuse des excès dans la boisson, habitude avilissante, dégradante, qui abrutit et paralyse les

plus nobles facultés de l'esprit et du corps, appelle sur un jeune homme l'opprobre et le mépris publique, anéantit les plus belles espérances qu'il fesait d'abord concevoir pour le rendre la honte de la société à qui il est à charge et qu'il aurait pu si utilement servir, et hâte, pour le bonheur de ses semblables, le terme de sa scandaleuse existence.

Je tairai par respect pour la plus aimable comme la plus sublime des vertus, les résultats affreux et ordinaires d'un tel vice. On sait que les vapeurs du vin érigent mille autels à la déesse de Cythère. Et combien de malheureux jeunes gens métamorphosés en vieillards décrépits et écrasés sous le poids des plus honteuses infirmités, ont dû à leurs excès dans la boisson le débordement de leur incontinence et tous les effets monstrueux qui s'en suivent. *In vino luxuria*, nous dit Saint Paul. Les parents n'auront jamais assez d'yeux pour surveiller leurs enfants et les empêcher d'étrenner leur tribut à ces deux vices.

Je voudrais aussi voir s'introduire dans cette ville l'usage de quelque réunion académique. Les personnes qui y interviendraient sous la présidence d'un chef, traiteraient de différentes sciences, et il serait libre à chaque membre d'é-

mettre son opinion, sauf à ses collègues à la réfuter, toujours dans les bornes de la décence, si elle ne leur souriait pas. Un esprit de sympathie et de tolérance, un désir plus marqué de s'instruire, le talent de s'énoncer purement et avec grâce, plus de facilité d'exprimer ses idées; tel serait le résultat certain d'une telle institution.

Pour imprimer plus d'essor à l'agriculture de cette Vallée, pour en rendre le terrain plus productif, ce qui serait à coup sûr très-possible, on devrait faire étudier aux jeunes garçons quelques traités élémentaires d'agriculture, les mettre à leur portée, et les répandre dans les campagnes. De nouvelles idées sur la manière d'ensemencer, de labourer, de fertiliser nos terres, écloraient bientôt dans le cerveau de nos routiniers laboureurs. D'antiques préjugés tomberaient insensiblement. Le système ruineux des jachères ne tarderait pas d'être modifié et remplacé par celui des assolements ou par d'autres que nous ignorons encore.

A cet effet je voudrais qu'un habile géologue explorât attentivement les roches, les mines, le sol de ce pays, et qu'il formulât ses opinions sur les moyens de les tourner à un plus grand avantage de ses habitants.

Bien des branches d'industrie seraient offertes aux Valdôtains, malgré les obstacles de leur position topografique, si on multipliait parmi eux les moyens de transport à roulage non-seulement dans la vallée principale, mais aussi dans les vallées collatérales; si on ouvrait en plus grand nombre les aqueducs, les canaux d'irrigation; si on donnait plus de soins à la culture des mûriers et des vers-à-soie; si, pour parer à la destruction totale de nos forêts, on substituait aux charbons de bois de charbons de terre, substitution facile chez nous, attendu l'abondance de l'anthracite et de la houille dans quelqu'un de nos cantons; si enfin les Valdôtains exploitaient eux-mêmes tous les moyens de commerce que leur présente leur position entre le Piémont, la Savoie et la Suisse.

Quant aux habitants des communes éloignées des routes charretières, chez qui les moyens d'industrie sont presque nuls, je voudrais les voir quitter leur foyer durant une grande partie de l'hiver et aller dans les pays étrangers gagner au moins leur subsistance par quelques travaux manuels. Ils épargneraient à leur famille les modiques aliments dont ils ont fait provision dans la belle saison, et plusieurs mêmes leur porte-

raient encore, des fruits de leurs sueurs, quelques nouveaux secours. L'amour du travail et l'industrie ont toujours été féconds en ressources.

Je ne saurais finir mes observations sur les améliorations à introduire dans cette Vallée sans appeler respectueusement l'attention du Gouvernement sur les débordements toujours croissants de la Doire qui ravit à plusieurs de nos campagnards leurs plus riches propriétés. Une digue solide qui la refoulât dans d'étroites limites, serait un bienfait immense pour ce pays. Les sentiments tout paternels dont est animé envers ses sujets le Chef éclairé qui nous gouverne, nous permettent d'espérer cette faveur signalée.

La température de cette Vallée étant soumise à mille anomalies, des vents contraires y dominant presque continuellement, celui qui s'occuperait à en étudier la nature et la cause, qui analyserait toutes les variations du baromètre et du thermomètre, qui en tiendrait une note exacte, mériterait sûrement la reconnaissance des savants. Monsieur l'Avocat Carrel, Chanoine de la Collégiale de St. Ours, tient depuis quelque temps un recueil d'observations en ce genre. Il vient tout récemment de faire construire un joli observatoire octogone, bien propre à l'étude des

observations météorologiques. Ses connaissances variées sur la physique feront accueillir avec intérêt le résultat de ses observations.

Je ne crois pas pouvoir finir avec plus d'à-propos ce rapide essai qu'en signalant à mes lecteurs qui n'en auraient pas encore connaissance, un ouvrage de Mr le Docteur Cerise de la Ville d'Aoste, Médecin à Paris, bien propre à corroborer les réflexions que j'ai disséminées dans cet opuscule. Cet ouvrage a pour titre : *Le Médecin des Salles d'asile, ou Manuel d'hygiène et d'éducation physique de l'enfance.*

Il existe peu d'ouvrages en ce genre aussi palpitants d'intérêt, soit par l'érudition que l'auteur y déploie, soit par les principes profondément religieux qu'il y professe, soit par les moyens divers qu'il y présente pour activer les facultés physiques, morales et intellectuelles des enfants.

Je n'entreprendrai pas d'en faire ici l'analyse; cela m'entraînerait trop loin. Je me contenterai d'offrir sur cet ouvrage à l'auteur l'expression de mon hommage par les vers suivants:

A Mr L. Cerise Médecin à Paris.

Cher collègue (1), il me semble, en lisant tes écrits
Que le ciel t'ait créé pour diriger l'enfance.
O que j'aime te voir attacher tant de prix
Aux moyens de sauver son aimable innocence.

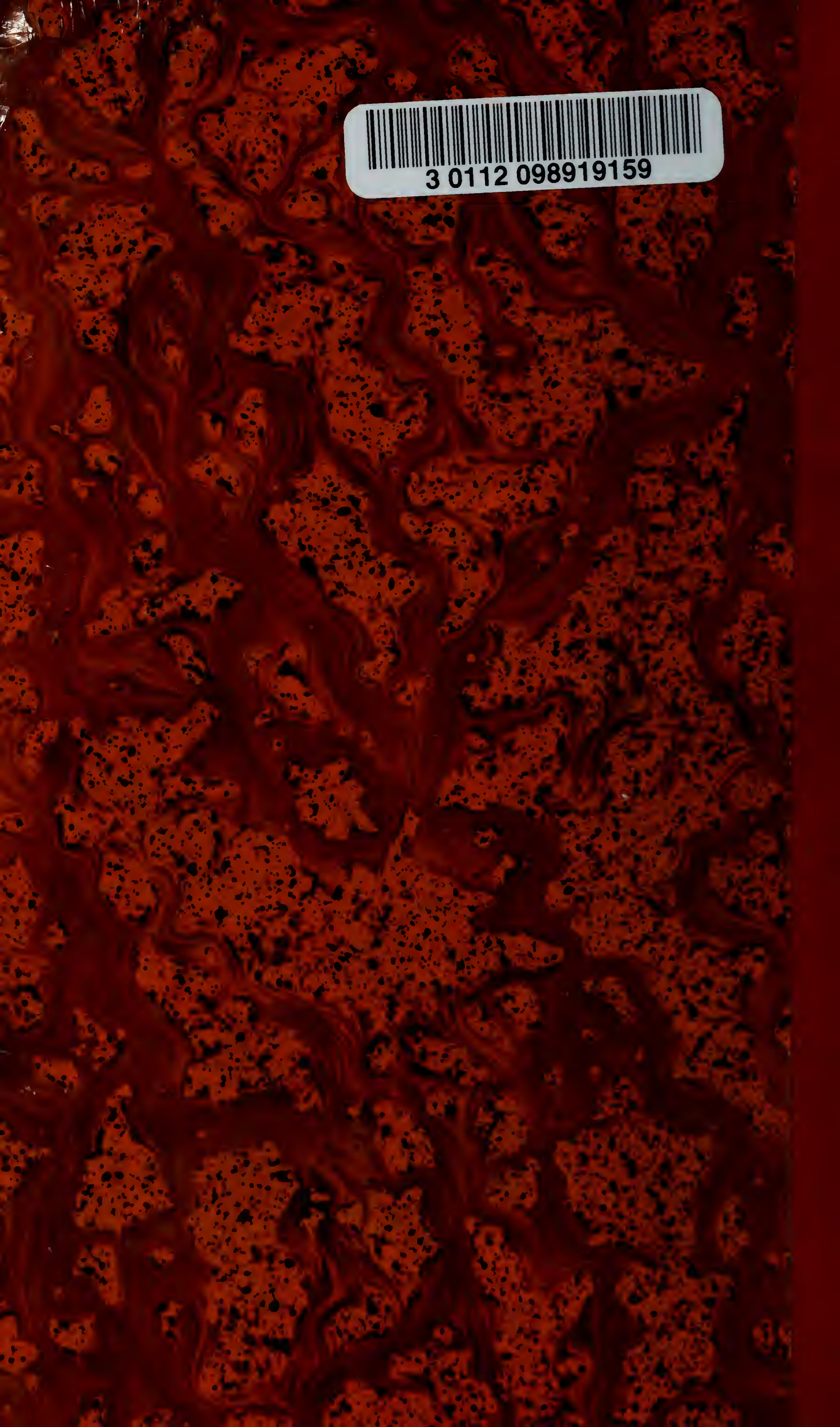
De cet âge chéri tu sais tous les besoins,
Ceux du corps, ceux du cœur, ainsi que ceux de l'âme.
A les tourner au bien tu consacres tes soins.
Qui ne rendrait hommage au zèle qui t'enflamme?

Ton système en faveur de cet âge ébauché
Me révèle ton cœur généreux et sensible,
A la Foi je te vois constamment attaché,
Et c'est en dire assez, cette arme est invincible.

A tes yeux clairvoyants l'âme humaine n'est pas
Un composé grossier de la vile matière;
C'est un esprit divin qui, bravant le trépas,
Doit remonter au ciel, vers sa source première.

Ainsi la Foi préside à tes doctes essais,
C'est par là qu'un auteur honore sa mémoire.
Et par elle, Docteur, tout fier de tes succès,
Tu graveras ton nom au temple de la gloire.

(1) On ne doit pas s'étonner que je traite de *Collègue* Mr le Médecin Cerise, puisque, ainsi que moi, il est membre de l'Institut Historique de France.


3 0112 098919159